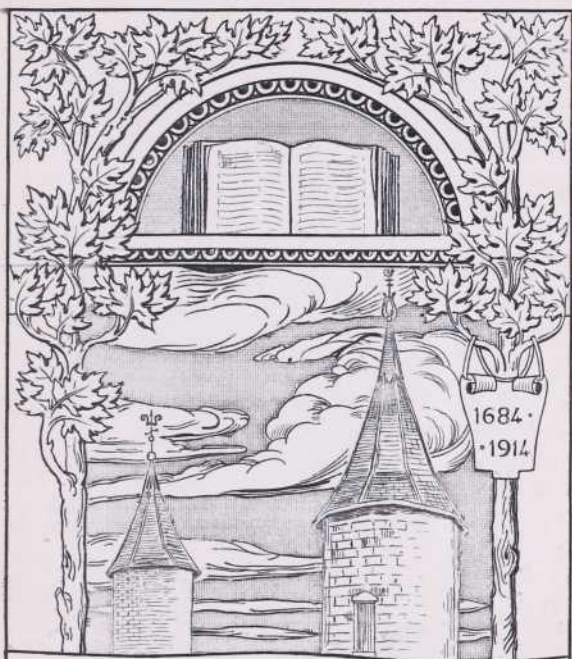


923.171
K547Lu
F1944



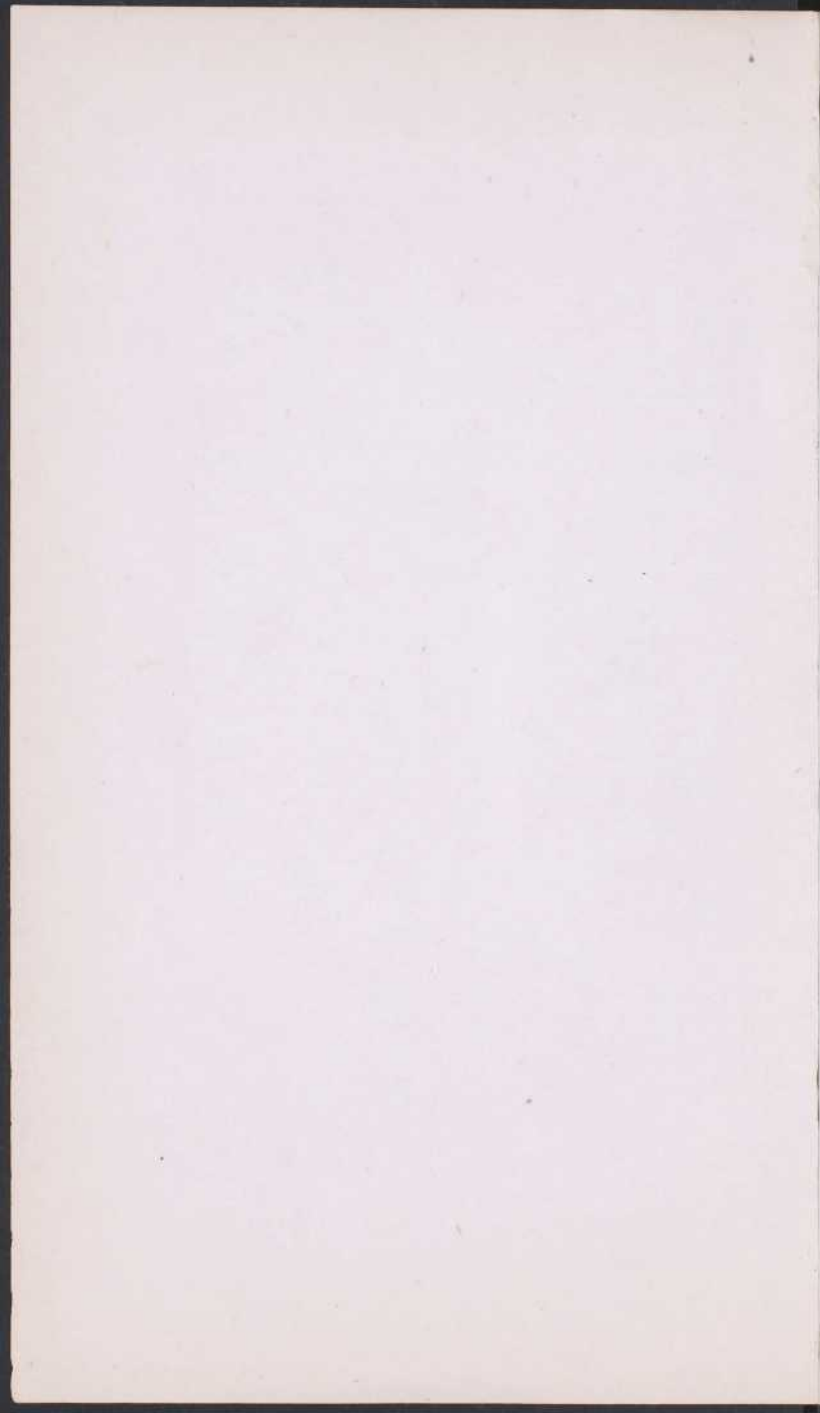
BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE MONTREAL

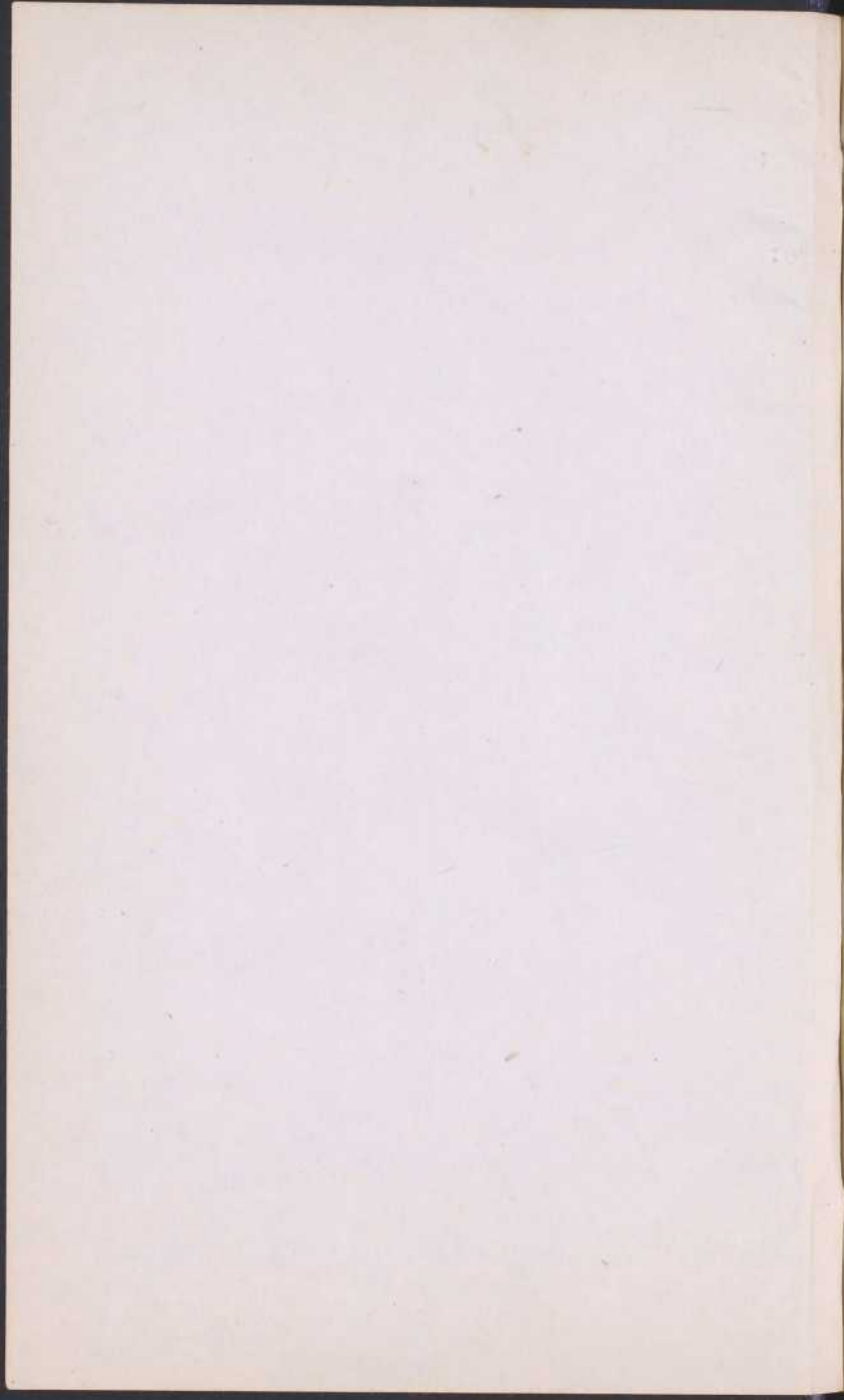
S 923.21
K 589 *lett*

90

III

B-13





MACKENZIE KING
ESQUISSE D'UN PORTRAIT

DU MÊME AUTEUR

(Éditions françaises 1926-1943)

BIOGRAPHIES

Goethe (3 vol.)	Staline
Napoléon	Le Fils de l'homme
Bismarck	Trois Titans
Lincoln	Schliemann
Guillaume II	Roosevelt
Le Monde	Hindenburg
tel que je l'ai vu	Dirigeants de l'Europe

OUVRAGES POLITIQUES

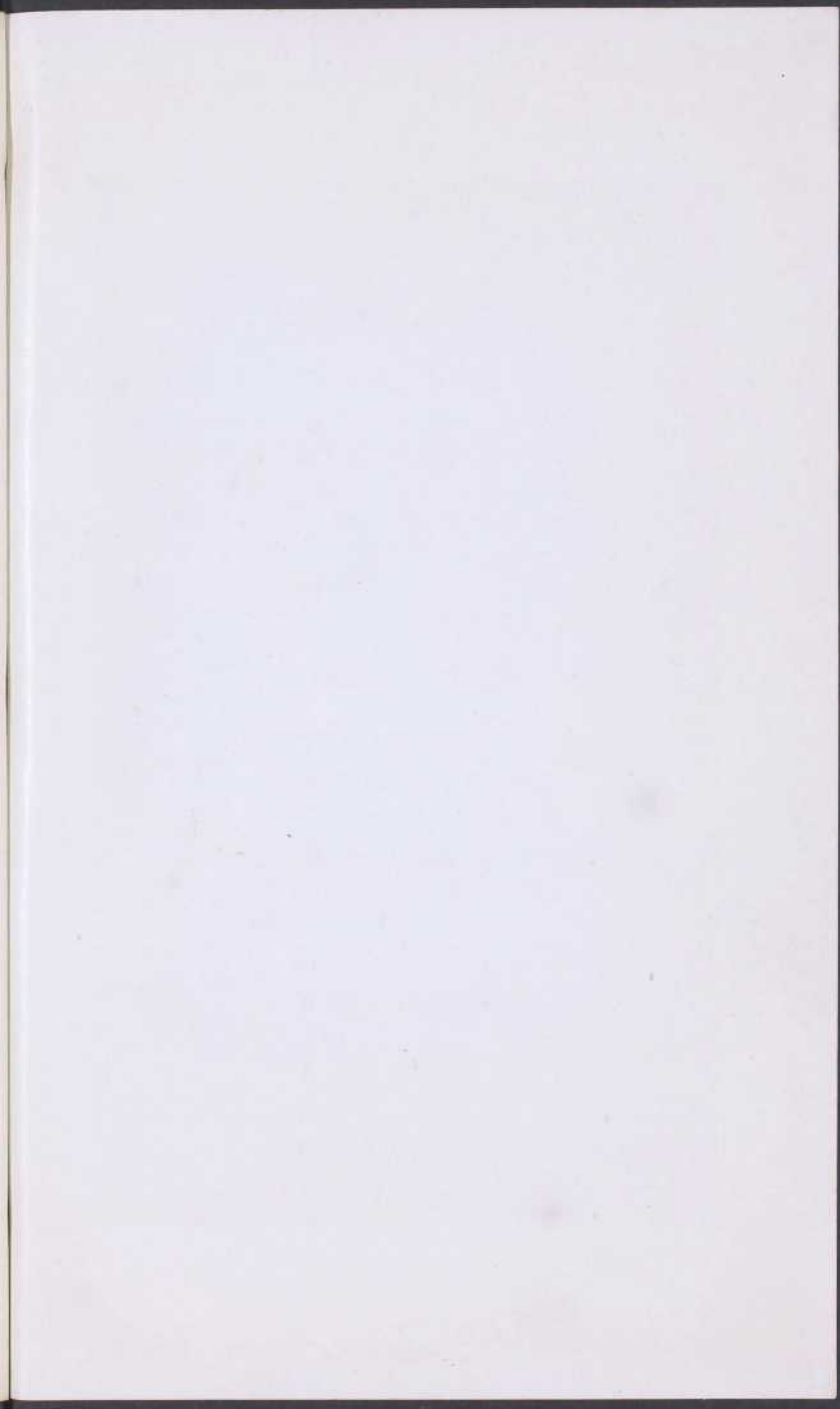
Juillet 14	Conversations avec
Versailles	Mussolini
Barbares et	La Nouvelle
Musiciens	Sainte-Alliance
Comment traiter les Allemands	

DIVERS

Le Nil (2 vol.)	Les Allemands
La Méditerranée (2 v.)	

EN PRÉPARATION

Cléopâtre	Quatuor (<i>roman</i>)
Beethoven	Bolivar





MACKENZIE KING

EMIL LUDWIG

MACKENZIE KING

ESQUISSE D'UN PORTRAIT

Huit illustrations

Traduit par

ANDRÉ CHAMPROUX

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

ÉDITIONS DE L'ARBRE
MONTREAL

FC
581
K5L83
F

Copyright 1944, by Les Editions de l'Arbre (enregistrée)

MACKENZIE KING

I

Une bibliothèque paisible, élégante, aux murs couverts de livres ; un portrait de femme comme une étoile rayonnante illumine toute la pièce, tout comme il inspire l'homme qui dans cette pièce besogne à la rude tâche du gouvernement d'une grande nation.

L'âge de cette femme ? insaisissable ; ses cheveux ? gris ou argent. Son visage, où luit le reflet vermeil d'un feu de cheminée, contraste avec la clarté bleue de la lune qui, d'une fenêtre en arrière, tombe sur sa chevelure bouclée. Un sourire mystérieux se répand sur ses traits délicats et évoque certain ange de Léonard de Vinci. Elle lit un livre : la Bible sans doute ? Non, c'est la vie d'un grand homme anglais et elle médite sur la page ouverte.

L'homme, qui écoutait sa voix lorsque cette femme fit peindre son portrait, l'homme dont

MACKENZIE KING

elle a influencé la vie, l'homme qui est maintenant assis devant sa table de travail près de ce portrait, c'est son fils, son fils dont les cheveux ont grisonné, dont l'activité et les pensées ont été moulées par sa beauté, et par l'extraordinaire histoire de cette mère et du père de cette mère.

Lorsqu'il lui arrive de prononcer l'un de ces deux noms, ses yeux bleus prennent une nuance plus chaude, sa voix s'élève et prend un ton plus vibrant. Quand un homme de soixante-dix ans, un homme au pouvoir, prononce ces mots « ma mère » il retrouve aussitôt cette atmosphère humaine qui se perd si facilement dans les hautes situations et la vieillesse. J'ai rencontré bien des personnages éminents qui étaient profondément attachés à leurs ancêtres, mais aucun qui en fût si conscient, qui le proclamât avec tant de fierté que Mackenzie King, Premier Ministre du Canada. Je pense même que le principal mobile de son activité comme homme public de premier plan a été d'établir sous son vrai jour le nom tant décrié de son grand-

MACKENZIE KING

père. De son père, Mackenzie King semble tenir maint trait de son caractère ; de sa mère, ses rêves, son idéal. Bien que l'un et l'autre fussent humanitaires et idéalistes, leurs natures différentes ont légué à leur fils des qualités nettement opposées ; aussi devint-il un idéaliste retenu par une sage modération qui empêche toujours ses actions d'atteindre les extrêmes.

Le grand-père de King, William Lyon Mackenzie, élevé dans un hameau d'Ecosse, il y a cent cinquante ans, fils unique d'une mère devenue veuve dès les toutes premières années de son enfant, passa sa jeunesse dans des conditions qui parfois atteignirent l'extrême pauvreté et dans une atmosphère de piété et de dévouement constants.

Il a rapporté comme un fait authentique qu'à une période de misère extrême, il se rappelait sa mère ouvrant un vieux coffre dont elle tira le tartan de famille qu'elle-même avait tissé, ainsi qu'un habit gris foncé, comme en portent les clergymen, l'habit de son père : il lui fallait vendre ces reliques pour

MACKENZIE KING

acheter à son enfant et à elle-même un misérable plat d'orge. Mais, affirme encore Mackenzie, nul ressentiment contre les riches ne s'éleva dans la petite famille qui sut garder dans la fierté sa fidélité à Dieu et au roi, ainsi qu'une soif de savoir, une détermination d'apprendre héritée des ancêtres.

Après qu'il eut émigré au Canada, de pareilles expériences vécues au début de sa jeunesse aidèrent le jeune Mackenzie dans l'évolution rapide de sa nouvelle existence.

Dans ce pays neuf et tout jeune, il se fit imprimeur, libraire, journaliste, éditeur, et, encore jeune homme, il devint le premier maire de Toronto qu'on venait de fonder. Elu au parlement, il entra dans la vie politique comme libéral, à gauche, ce qui vers 1830 impliquait que l'on s'opposait à certains empiétements de la Couronne britannique, aux privilèges des classes riches, et à la corruption de certaines charges coloniales.

Mackenzie et ses amis, dans ce temps-là, visaient à une réforme politique et sociale. Ils réclamaient un gouvernement responsa-

MACKENZIE KING

ble pour le Canada. Mackenzie fit, à ses propres frais, le voyage de Londres pour présenter lui-même les doléances de la Colonie, mais ne réussit à obtenir aucune amélioration. Il semble être rentré avec la résolution de faire ce qu'avait fait Washington, si toutes les méthodes constitutionnelles s'avéraient impuissantes. Le sang de vieux lutteur écossais qu'il tenait de ses ancêtres, les barons du XIII^e siècle, parlait à nouveau.

Ce ne fut pas une guerre contre la mère patrie qu'il entreprit, mais une lutte intérieure dans laquelle Mackenzie et ses amis exigeaient le rappel du gouverneur et une réforme du parlement. Ils ne recoururent à la révolte qu'après avoir vainement essayé tous les autres moyens. Quand le gouvernement tenta de s'emparer de Mackenzie par la force, celui-ci proclama l'indépendance. Un incident de la rébellion fut une escarmouche qui eut lieu près de Prescott et qu'on appela avec quelque exagération la Bataille du Moulin à vent ; à ce moulin, le grand-

MACKENZIE KING

père paternel de monsieur King combattait de l'autre côté, pour le gouvernement.

Mackenzie fut l'un des premiers à combattre pour les droits de l'homme au Canada. A ses enfants il tint à léguer le titre de « patriote incorruptible », et après quatre-vingts années son petit-fils est attaché à ce titre comme à un précieux héritage.

Le beau portrait de Mackenzie sur la fin de sa vie montre un regard profond et sérieux, un front haut, un indépendant sans contredit. Même à quarante ans, à ce moment critique de son existence, il a dû faire l'impression d'un homme accoutumé à rendre compte de lui-même à Dieu et au monde, un de ces incorruptibles obstinés qui poursuivent leurs fins envers et contre tout, jusqu'au bout.

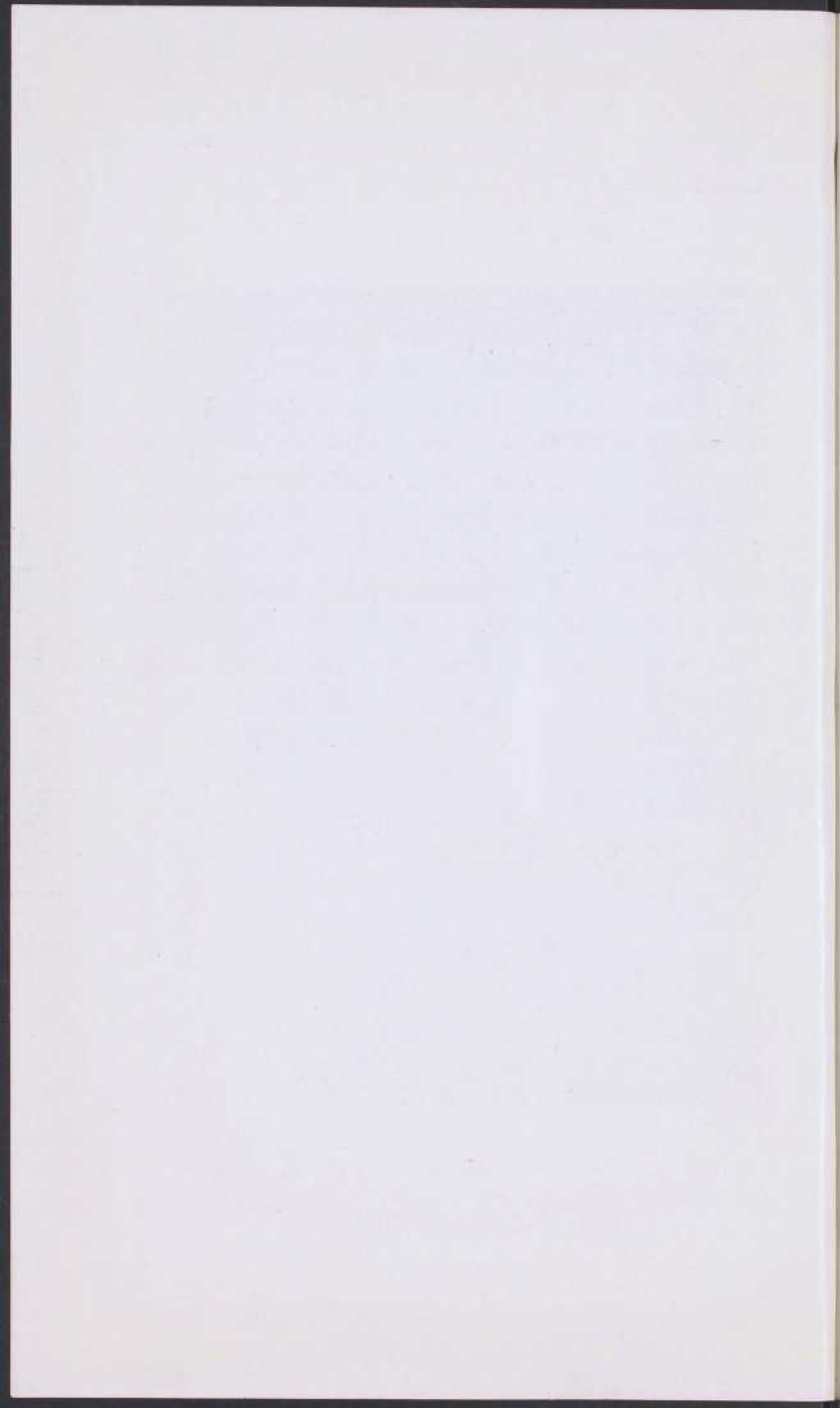
Dans cette rébellion il avait risqué sa fortune, sa situation, son nom, sa liberté, sa vie. Sa tête mise à prix (mille livres sterling à qui le livrerait), Mackenzie continua de diriger les forces rebelles.



Photographie d'un portrait à l'huile par J. W. L. Forster

ISABEL GRACE MACKENZIE KING

1843-1917



MACKENZIE KING

Quand la rébellion fut réprimée, il se sauva aux Etats-Unis où il fut interné comme prisonnier politique sous l'inculpation de violation des lois de neutralité. Une seule fois on lui permit de sortir sur parole pour quelques heures, pour se rendre au chevet de sa mère mourante : elle avait alors quatre-vingt-dix ans. Elle était venue avec Mackenzie d'Ecosse, et l'avait suivi aux Etats-Unis : la femme et plusieurs des enfants de son fils l'avaient accompagnée.

Lorsque, plus tard, le Président des Etats-Unis, Van Buren, le relâcha, il s'en alla vivre à New-York avec sa famille ; ils devaient y souffrir du même dénûment et des mêmes privations que jadis en Ecosse. C'est là que naquit le dernier de ses treize enfants, une jolie petite fille, la mère du Premier Ministre Mackenzie King.

Chez ces réfugiés de New-York, c'était la misère. Certains des enfants souffraient de manque de nourriture et nul n'osait croire que la dernière, la plus délicate, survivrait. Le grand-père exilé vendit la médaille et la

MACKENZIE KING

chaîne d'or que ses électeurs enthousiastes lui avaient offertes, tout comme autrefois sa mère avait dû vendre son tartan.

Après dix années d'exil, Mackenzie fut amnistié et rentra au Canada avec sa famille. Il fut aussitôt réélu au parlement. Ses amis lui offrirent une résidence, mais il était trop indépendant et trop fier pour laisser soupçonner l'étendue de ses privations dans les dernières années de sa vie, et ces privations finirent par hâter sa mort. Il avait souvent répété ces paroles de sa mère : « un Mackenzie ne meurt pas sans un avertissement d'en haut. » Il savait que sa tâche était accomplie.

Cette grande figure incarne, dans ses actes comme dans ses paroles, l'esprit de liberté qui a fait le Canada et fait encore sa force. L'image de cet ancêtre, personnage désormais légendaire pour sa famille et son pays, n'a cessé de régner sur la pensée de son petit-fils et de fortifier son ardeur dans la poursuite de la liberté, sa sympathie pour les pauvres et les opprimés.

MACKENZIE KING

Mais celui qui devait devenir Premier Ministre du Canada a reçu un second héritage : l'esprit méthodique et équilibré, la patience et la pondération de son père. John King, jeune avocat sérieux et posé, s'était épris d'Isabelle Mackenzie, celle qui était née en exil : elle avait attendu cinq ans pour l'épouser.

Mackenzie King ressemble à son père par son physique et son caractère ; c'est lui qu'il a pris comme modèle, lui empruntant son ardeur au travail, son éducation, son activité politique toute de libéralisme, évitant toutefois les extrêmes de son aïeul maternel.

Dans ce foyer cultivé, le père, homme d'une grande largeur d'esprit, tint à faire de ses enfants des citoyens tolérants, tout pétris de libéralisme. Les portraits nous révèlent un conseiller plein de dignité. Attirant mon attention sur certains livres écrits par son père, King me montra en plaisantant un épais volume *King's Law of Defamation*. « Mon père, dit-il, a dû pressentir qu'un membre de la

MACKENZIE KING

famille occuperait un poste important dans la vie publique. »

A la maison, le soir, on lisait maint livre à voix haute et c'est ce qui inspira le beau portrait de la mère de King qui se trouve maintenant dans sa bibliothèque.

Quand monsieur King me montra une rangée de livres écrits par son grand-père, par son père et par lui-même, il me dit d'un ton confidentiel, mais avec une légitime fierté d'intellectuel : « Nous appelons ce rayon, *Le Trésor des Humbles* ».



Photographie d'un portrait à l'huile par J. W. L. Forster

JOHN KING, K.C.
1843-1916



WILLIAM LYON MACKENZIE
1794-1861

II

La carrière de Mackenzie King comme chef de gouvernement est déjà plus longue que celle d'aucun chef politique vivant, qu'il soit Premier Ministre ou Président. Même dans le passé il faut remonter en Europe jusqu'à Bismarck, qui détient le record pour le siècle dernier. Voici dix-sept ans que King est à la barre au Canada et vingt-cinq ans qu'il est à la tête du parti libéral. Au Canada, un seul premier ministre l'a dépassé pour l'exercice de ces mêmes fonctions, Sir John Macdonald, qui fut chef du gouvernement pendant dix-neuf ans.

Le talent le plus remarquable chez King est son habileté à réconcilier les éléments opposés. Goethe, dans son grand roman *Wahlverwandtschaften*, a créé la figure de *Mittler*, le médiateur, qui, partout où il arrive, calme les passions des hommes et des femmes en

MACKENZIE KING

désaccord. Je me permettrai donc d'appeler Mackenzie King, le *Mittler* des antagonismes canadiens. Si l'on sait quelle aversion pour la publicité accompagne ce pouvoir de conciliation, on comprendra que l'avenir seul permettra de mesurer l'étendue de son influence. Quand je demandai à King s'il ne m'autoriserait pas à publier certaines communications qui étaient tout à son honneur, il refusa, se contentant de répondre : « Ce que l'on empêche est souvent plus important que ce qu'on accomplit ; tout vient à son heure ; un jour on connaîtra quelques-unes des choses que j'ai pu empêcher... » Il ne parlait pas, bien entendu, de secrets d'Etat, mais de ces documents que la plupart des politiciens exploitent pour des fins électorales ou pour édifier leur propre fortune.

Imaginez toute cette vie, tant d'années chargées de décisions politiques pour le gouvernement et pour le parti, vie de luttes politiques, et notez bien ce fait qu'aucun de ses amis ou ennemis n'a jamais rapporté avoir vu monsieur King en colère : vous compren-

MACKENZIE KING

dreZ alors comment, depuis des années, cet homme a réussi à gagner et à garder la confiance de son pays ! King appartient à ce petit nombre d'hommes d'Etat du Nouveau Monde dont le nom grandira, leur carrière révolue. Ce penchant à la conciliation ne peut éviter les écueils des compromis que s'il s'appuie sur des principes moraux. Ils sont la cargaison qui donnera de la stabilité au vaisseau en mer. Les Canadiens recueillent aujourd'hui les fruits de ces principes légués par ses ancêtres à leur Premier Ministre.

Il n'a aucune aptitude pour la parade ; il a horreur de se donner en spectacle, il déteste paraître sur l'écran ; et, en un monde où la plupart des gens sont enclins à exagérer en leur propre faveur, il a tendance à diminuer sa propre importance. En ceci il s'oppose nettement à la tradition américaine et se montre davantage anglais. Tout en ayant le grand mérite d'avoir travaillé au rapprochement et à une meilleure compréhension des deux nations, son caractère et ses habitudes

MACKENZIE KING

contredisent cette affirmation qu'il était devenu trop américain pour un Canadien.

Au contraire, je le crois héritier de la meilleure tradition politique britannique du siècle dernier, il est peut-être le dernier disciple vivant de Gladstone dont le portrait et les oeuvres occupent une place de choix dans sa bibliothèque. Les Anglais connaissent depuis longtemps l'art de combiner une éducation classique avec une activité politique efficiente.

On a dit de Lord Morley que c'était un « double premier ». Je me souviens d'avoir rencontré pareille heureuse combinaison chez Lord Haldane, qui écrivait des livres de philosophie alors qu'il était Secrétaire britannique à la guerre. Ces deux hommes étaient aussi étroitement attachés à leur clan que monsieur Mackenzie King qui n'est pas, par bonheur, écossais des deux côtés de sa famille.

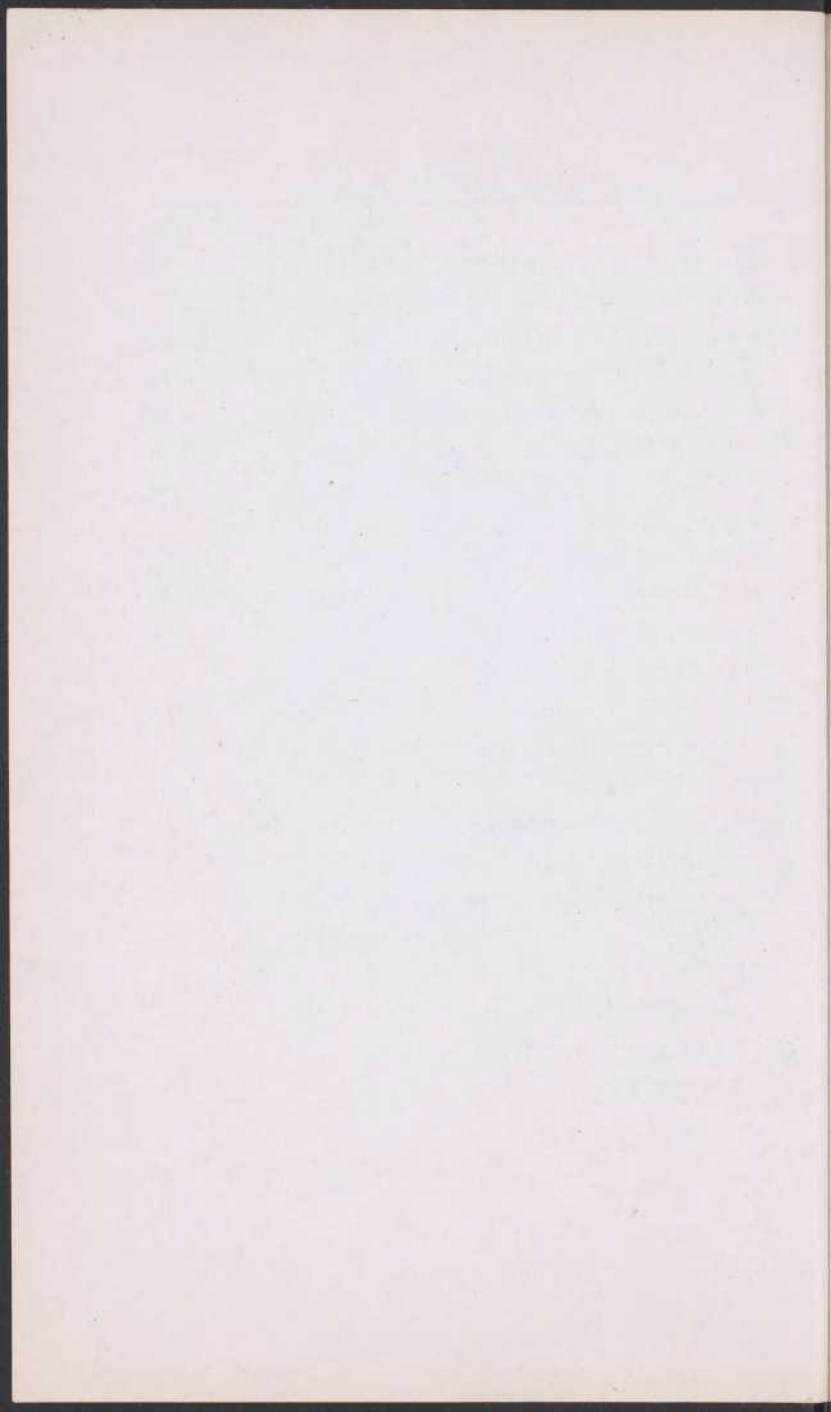
Ces hommes-là n'ont pas appris le mot usé de *démocratie* dans les manchettes des journaux ou les programmes électoraux. Ils l'ont rencontré en lisant l'histoire des Anciens, et King a appris à comprendre la démo-

MACKENZIE KING

cratie dans l'atmosphère cultivée de la maison paternelle. Mais un second et impérieux mobile le poussait vers les questions sociales, inconnu celui-là des hommes publics du temps de Gladstone, parce que l'histoire de leur famille ne comprenait pas la privation ni l'exil. Les difficultés de son grand-père sont encore vivantes dans l'esprit de King aujourd'hui, sans évoquer aucune pensée d'amertume ou de vengeance. Mais elles l'ont amené à étudier la pauvreté et l'injustice dans le monde actuel.

Elles l'ont poussé à rechercher avec ténacité des moyens d'améliorer la condition des gens dans le besoin. Il s'y est attaché avec une grande conscience de sa responsabilité, en homme qui, dans une vie d'aisance, se souvient des privations de ses ancêtres.

C'est ainsi que, tout naturellement, sans pression extérieure, King préparait les bases qui devaient lui permettre plus tard de gouverner une nation.



III

Berlin était le nom d'une ville de la province d'Ontario alors en plein développement. Quand King naquit, en 1874, son père était à Berlin. Le nom allemand de cette ville fut changé par la suite en celui de Kitchener.

En souvenir de ses premières années, King a rapporté dans sa maison de campagne, près d'Ottawa, deux réverbères à l'ancienne mode de couleur verte, de ceux qui servaient encore quand il était enfant, alors qu'il enviait l'allumeur qui parcourait les rues le soir avec son échelle. Un attachement romantique au passé, qui semble s'affirmer davantage avec l'âge, lui donna l'idée de faire venir ces deux réverbères de son village natal et de les installer dans son jardin préféré.

Plus tard, la famille alla s'établir à Toronto où King fit ses études de lettres et de droit, et obtint ses grades universitaires et d'où il

MACKENZIE KING

partit, seul et de sa propre initiative, pour étudier les problèmes sociaux à Chicago. Là il comprit que les cours d'université ne sont pas le seul moyen d'étudier la sociologie. Il alla habiter à Hull House, où Jane Addams accomplissait son œuvre magnifique de socialisme pratique et il travailla avec elle et ses collaborateurs. Ceci lui fit connaître la détresse et l'amertume de certaines existences, lui fit voir les déceptions et les échecs, et rencontrer les pauvres, les indigents qui se rassemblaient autour de cette femme étonnante. Là, notre étudiant en apprit bien plus sur la souffrance humaine qu'il n'eût pu en trouver dans les livres de ses professeurs. Aujourd'hui il évoque avec gratitude le souvenir du rude labeur de ce temps-là, et est heureux d'avoir dû se lever à six heures chaque matin pour parcourir les sept milles qui séparaient Hull House de l'Université.

Dois-je me contenter d'étudier le mal ou le combattre ? Telle est la question qu'il se posa.

MACKENZIE KING

A son retour à Toronto il continua son enquête sur les conditions sociales dans sa ville natale et ne tarda pas à y découvrir des taudis qui commençaient, avec leur suite de misères. Il apprit d'une femme livide, à la poitrine étroite, qu'elle cousait des uniformes pour les facteurs à quelques cents de l'heure. Il découvrit que bien des femmes dans les maisons avoisinantes travaillaient au même tarif de famine. Il vit la misère de leur logis, les enfants sales, mal peignés, il respira l'air dans lequel il leur fallait vivre. Il réussit à se renseigner sur les contrats des manufactures pour lesquelles travaillaient ces femmes et découvrit que, grâce à un système de « sous-contrats », les profits, en certains cas, avaient atteint cent pour cent. Les commandes avaient été passées en premier lieu par le gouvernement canadien.

Il parla de son enquête à son père qui, étant un ami de Mulock *, ministre des Pos-

* Le très honorable Sir William Mulock maintenant dans sa cent et unième année.

MACKENZIE KING

tes, conseilla à son fils, alors âgé de vingt-trois ans, de faire part à ce dernier des conditions qu'il avait relevées. Le jeune homme, qui pour la première fois affrontait un membre du gouvernement, lui parla des salaires de famine. « Faites un rapport sur les contrats de nos uniformes, et immédiatement. » C'est de cette façon que le pont fut jeté entre la forteresse de l'Etat et le cœur de ce jeune idéaliste épris de questions sociales.

King, toujours assoiffé de savoir et d'expérience, fort impressionné par la dignité de l'enseignement, se rendit à Harvard pour y poursuivre ses études. On ne tarda pas à remarquer ses talents et on lui obtint bientôt une bourse d'études pour l'Europe et un poste d' « instructor » en économie politique. Il se mit donc en route pour Londres sans tarder où il tint à habiter, comme à Chicago, dans un centre d'études sociales pour mieux se documenter sur les conditions qu'il tenait à étudier. Lorsque plus de quarante ans plus tard, il reçut le titre honorifique de docteur-en-droit de l'Université Columbia, le même jour

MACKENZIE KING

que le réformateur anglais Sir William Beveridge, ils découvrirent en échangeant leurs souvenirs qu'à Londres ils avaient habité tout près l'un de l'autre et avaient pris part plus tard aux mêmes travaux et aux mêmes études. « Par hasard, confia King à Beveridge, ma vie fut orientée vers la politique. »

Par hasard ? La vérité, c'est que, comme tout bon philosophe, il croit tout le contraire de ce qu'il dit et il m'a rapporté plusieurs incidents importants de sa vie où paraît, oserais-je dire, le doigt de la Destinée. Jusqu'à quel point cette orientation de sa vie vers la politique était le résultat d'une impulsion intérieure et non point une question de hasard, cela ne devait pas tarder à devenir évident.

Après l'Angleterre, il poursuivit ses études sur le continent, en France, en Allemagne et en Italie. Durant son séjour à Rome, il reçut un câblogramme du même ministre des Postes auquel trois ans plus tôt il avait fait son rapport sur l'exploitation des ouvrières travaillant pour les contrats du gouvernement. Le gouvernement du Canada l'invitait à entre-

MACKENZIE KING

prendre l'organisation d'un « département » du travail, que lui-même avait conseillée, et à faire paraître une publication officielle qu'on intitulerait *Labour Gazette*.

Que se passa-t-il dans la tête du brillant jeune homme qui allait prendre son poste d'« instructor » à Harvard et à qui l'on demandait maintenant de changer une carrière universitaire pour une situation dans le Service Civil de son propre pays ? Combien puissante est la voix de la tentation ! « J'allai faire une promenade sur le Mont Palatin, pour y réfléchir à loisir, me dit-il en souriant, j'envisageai les deux alternatives sans parvenir à aucune décision. » Mais, plus tard, quand il eut pesé tous les services que la situation qu'on lui offrait lui permettrait de rendre à la société, et quel champ d'action cela ouvrirait à son énergie et à ses talents, il interrompit son voyage, envoya sa démission à Harvard et rentra au Canada.

C'est donc le penchant pour la vie active qui dans le caractère de King gagna la bataille, l'héritage de son aïeul était plus fort

MACKENZIE KING

que ses propres inclinations vers une vie d'études.

King venait à peine de prendre contact avec le pouvoir qu'une occasion s'offrait de montrer son talent inné de médiateur et de conciliateur. Il fut appelé à intervenir dans un bon nombre de conflits ouvriers et invariablement il réussit à amener une entente. Il prépara maint rapport pour le gouvernement sur les conditions de travail dans les industries, réclamant une amélioration.

Il se rendit en Angleterre pour obtenir du parlement britannique une législation qui compléterait celle du parlement canadien et assurerait aux travailleurs une protection contre les fausses déclarations des patrons concernant le personnel.

Lorsque plus tard s'élevèrent des difficultés avec la main-d'œuvre asiatique (ce qui causa des émeutes au Canada), avec le succès qu'il avait obtenu dans les conflits de classes, il régla alors un conflit de races ; King, une fois de plus, rétablissait la paix.

MACKENZIE KING

Les huit années qui eussent été consacrées à l'enseignement à Harvard devinrent des années d'action pour King. Pendant cette période, il avait pu pénétrer les secrets du fonctionnement de la machine gouvernementale tout en restant constamment en contact étroit avec les travailleurs pour la protection desquels le nouveau service avait été créé. Il connut également les attraits de la vie parlementaire, la fièvre des luttes de partis, l'ambition des leaders populaires, l'exaltation des campagnes électorales. La légende de son illustre ancêtre a fait sentir son influence. Mackenzie avait lutté au parlement pour la liberté politique. Son petit-fils ne pouvait-il combattre à son tour pour une plus grande liberté sociale ? Il se sentait assez sûr de lui, assez d'expérience des rouages administratifs maintenant pour affronter les responsabilités de la participation au gouvernement. Cela n'était possible qu'en entrant au parlement.

Pour la seconde fois il renonça à une carrière où il pouvait faire sa vie. Il démissionna de son emploi de fonctionnaire, se présenta

MACKENZIE KING

comme libéral dans son comté natal, briguant un siège jusqu'alors détenu par les conservateurs, gagna l'élection et entra au parlement à l'âge de trente-trois ans.

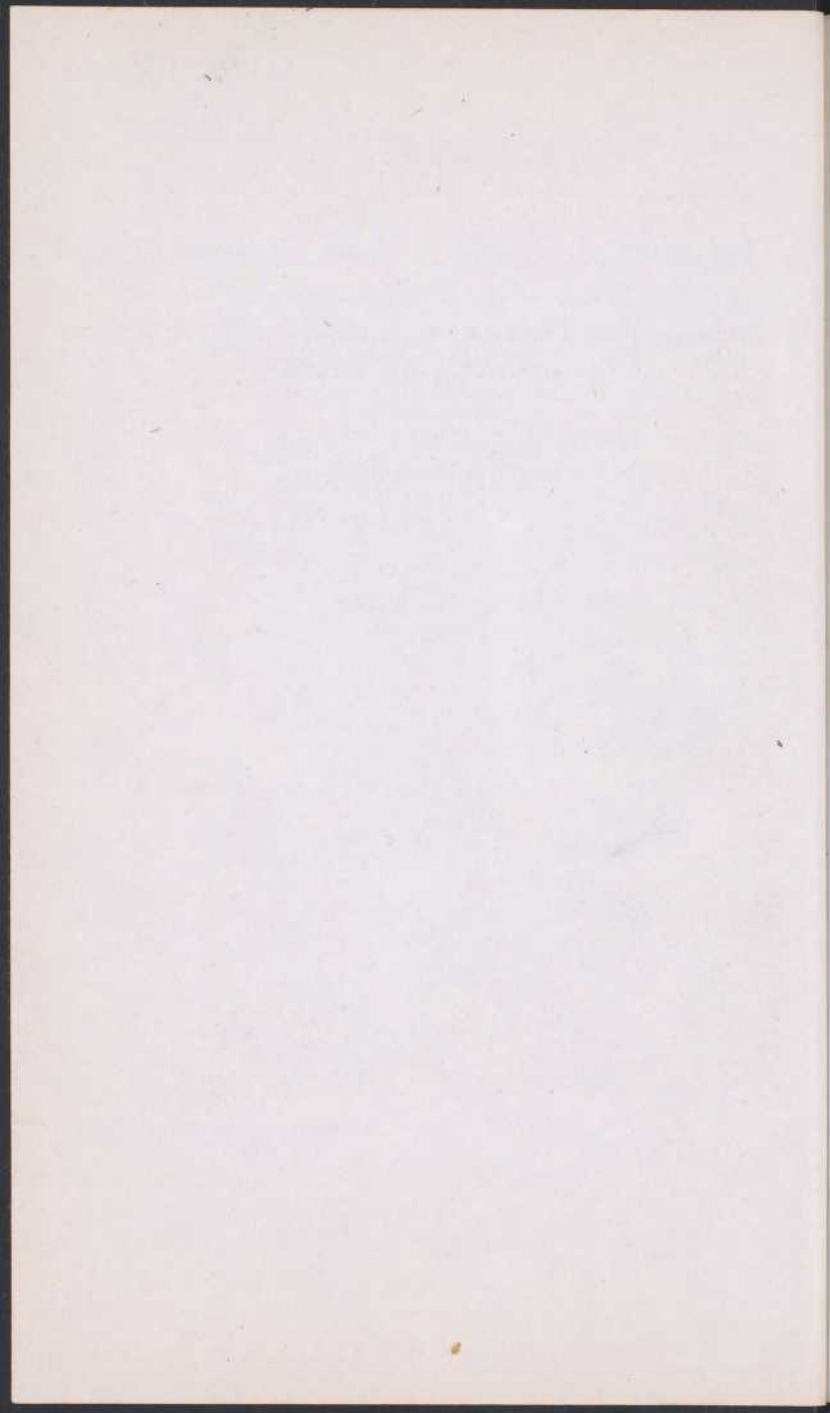




Photo Karsh, Ottawa

MACKENZIE KING DANS SA BIBLIOTHÈQUE
À « LAURIER HOUSE »



Photo Vandyk, Londres

LES PREMIERS MINISTRES DU COMMONWEALTH BRITANNIQUE RÉUNIS
À LONDRES, EN MAI 1944 : JAN CHRISTIAN SMUTS (Afrique du Sud) ;
PETER FRASER (Nouvelle-Zélande) ; MACKENZIE KING (Canada) ;
WINSTON CHURCHILL (Grande-Bretagne) ; JOHN CURTIN (Australie).

IV

Un destin mystérieux semble avoir pris soin d'entraîner cet homme pour sa position de Chef du gouvernement. Dès l'instant où il fut libéré de ses huit années de service comme fonctionnaire, le gouvernement l'envoya faire un voyage aux Indes, en Chine et au Japon dans le but d'organiser avec les gouvernements intéressés un contrôle de l'émigration de ces pays au Canada. En Chine, il fut membre d'une commission internationale enquêtant sur le trafic de l'opium. A son retour, King fut appelé par Sir Wilfrid Laurier à entrer dans son gouvernement comme ministre du Travail.

Sir Wilfrid Laurier sut très tôt reconnaître les capacités de King. Bien que Laurier fût de trente ans l'aîné de King, ils devinrent des amis tout dévoués. Au milieu des défaites

MACKENZIE KING

comme des victoires du parti, King demeura ferme à son côté. Leur amitié ne prit fin qu'à la mort de Laurier.

On s'accorda généralement pour considérer King comme son héritier politique.

Le secret de cette amitié se trouve sans doute dans la différence de leur caractère, de leur origine et dans leur similitude de vues et de convictions. Laurier, Canadien français, possédait par son physique comme dans toute sa personnalité ce que King exprimait de façon si juste « le caractère chevaleresque de sa race ». King, d'ascendance écossaise, était moins homme du monde, plus réservé, mais peut-être d'une conscience plus méticuleuse. Très différents d'aspect et de manière, tous deux rivalisaient de dignité et de courtoisie, tous deux étaient de vrais libéraux de la vieille école.

King semble avoir été formé ou tout au moins entraîné pour régler cette forme de différent que nous appelons une grève. Comme sous-ministre en 1906, il avait réglé

MACKENZIE KING

une grève des mineurs du charbon qui avait menacé d'une disette de combustible tout l'ouest du Canada, non pas comme un *deus ex machina*, en faisant appel à la police et aux mitrailleuses, mais comme un médiateur qui prend en considération l'intérêt des deux parties.

Dès ce moment il avait déjà proclamé comme siens ces principes : « dans toute communauté, les droits particuliers cessent dès qu'ils deviennent des maux publics... » Celui qui commence une grève du charbon en hiver doit se plier aux décisions du gouvernement, ou faire place à d'autres qui sont disposés à s'y soumettre. Telle fut la théorie d'après laquelle, à son retour de la grève, King rédigea la « Loi sur les enquêtes dans les conflits ouvriers. »

Que de tels principes, aujourd'hui des lieux communs, soient sortis des livres des théoriciens pour devenir des réalités vivantes il y a quarante ans, voilà qui est d'une importance historique. Le succès de ce jeune homme dans une telle entreprise est dû à

MACKENZIE KING

trois faits : il n'a jamais favorisé le Capital, mais a toujours su rester un arbitre intègre entre les deux parties ; il possédait cette éducation scientifique qui lui permettait d'appuyer ses arguments de faits, de chiffres, de statistiques, au lieu de se contenter de discours démagogiques ; troisièmement, il était qualifié, grâce à son travail au milieu des classes laborieuses, grâce aussi au souvenir des difficultés familiales, pour écouter avec une vive sympathie les doléances et comprendre les droits des opprimés qui, au début du siècle, avaient moins de protection qu'aujourd'hui.

Comme ministre du Travail, King fut appelé plus que jamais à jouer un rôle de premier plan dans les conflits industriels. Tel fut surtout le cas lorsque la grève générale des chemins de fer américains s'étendit aux réseaux canadiens. Lorsque les employés du Grand Tronc se mirent en grève en 1910, le trafic de chemin de fer et tous les voyages furent complètement paralysés dans certaines parties du Canada. Les cheminots voulaient

MACKENZIE KING

partager les avantages de leurs camarades des Etats-Unis qui étaient payés au mille et non à la journée. Lorsque King réussit à régler le différend, il s'arrangea pour empêcher que les instigateurs de la grève ne fussent congédiés, comme il arrivait si souvent à ce moment-là, et tint à faire insérer, comme condition de l'accord, que tous les employés seraient réintégrés dans leur emploi et dans la plénitude de leurs droits. Douze ans plus tard, quand il devint Premier Ministre, il força la compagnie à régler aux employés ou à leur succession les annuités de pension qui, dans l'intervalle, n'avaient pas été payées intégralement.

Cette volonté d'apaiser les conflits aigus de juste façon, conflits de classes ou conflits de races et de nations, cet art d'éviter de recourir à la force, cette horreur de la guerre, peuvent être appelés les facteurs dominants de la conception du gouvernement de King. « Dans ma vie publique, me dit-il, j'ai cherché à faire de la tolérance et de la modération mes principes directeurs. »

MACKENZIE KING

Dans les discussions sur les salaires, le jeune ministre du Travail apporta un ton nouveau dicté non par la passion mais tout empreint de réalisme et d'humanité. Ce réalisme vivant marque ses descriptions où il expose les misères des colons des prairies voyant l'hiver approcher et incapables de se procurer du charbon, où il représente les logis et les repas des enfants qu'il voulait arracher au travail dans les filatures ; tout cela était nouveau et convaincant, à preuve, son étude des fatigues de l'industrie, le cas, par exemple, de la fatigue nerveuse des téléphonistes dont il désirait rendre la tâche moins pénible en allégeant leur service et en réduisant leurs heures de travail. En présentant un projet de loi contre l'emploi du phosphore blanc dans la fabrication des allumettes, ce qui avait causé de terribles souffrances à certains ouvriers, parfois même leur mort, il s'écria : « Voilà jusqu'à quelle horrible condition une industrie insuffisamment contrôlée peut amener des êtres humains créés à l'image de Dieu. »

King se dit libéral, Roosevelt aussi. Tous

MACKENZIE KING

deux sont socialistes par leur défense instinctive des travailleurs. Tous deux sont conservateurs par leurs efforts pour éviter les heurts, pour consolider les assises de l'Etat qu'ils gouvernent, sans ébranler les murs de l'édifice. King a devancé Roosevelt sur ce terrain : il s'est mesuré avant lui avec ces problèmes vitaux, non pas seulement parce qu'il est plus âgé de sept ans et depuis plus longtemps dans les rouages du gouvernement, mais parce que sa naissance et son éducation l'ont conduit d'emblée à une position que Roosevelt, le moraliste privilégié, a dû chercher, poussé par son ardent désir d'aider ses compatriotes moins fortunés. Les mots « élimination de la crainte » qui reviennent si souvent dans les annales du *New Deal*, King en avait fait sa maxime il y a vingt-cinq ans, quand il écrivit *Industrie et Humanité*. Ce que l'on désigne maintenant comme les « Quatre Libertés », King l'avait déjà virtuellement inclus dans son programme. La sincère amitié qui unit ces deux chefs exclut toute idée de priorité.

MACKENZIE KING

Jeune homme, King, comme tous les hommes d'avenir, avait déjà formulé les principes décisifs de sa vie, idées qu'Eliot, président de Harvard, appela plus tard les « découvertes » de Mackenzie King. Il dépassait la conception d'une activité limitée par les frontières nationales et, sans être marxiste, il reconnaissait que tous les problèmes du travail sont internationaux. Il réclama une législation internationale qui s'occuperait du travailleur aussi bien que des rapports entre les nations.

Bien des années avant que les débats sur les agressions n'eussent abouti aux sanctions pour le maintien de la paix, King les réclamait en termes non équivoques pour une législation internationale du travail. « L'acceptation par les nations du principe des enquêtes pour tenter de prévenir les hostilités marquerait l'aube d'une ère nouvelle dans l'histoire du monde. » Ou mieux formulé encore : « On ne peut avoir une autocratie industrielle d'une part et une démocratie politique de l'autre. Si les capitalistes ne sont pas assez avisés pour voir cela, ils auront lieu de s'en repentir. » Au lieu

MACKENZIE KING

de s'employer à guérir chaque crise de malaise social, cas après cas, King voulait prévenir les grèves en donnant un nouveau régime au corps de l'Etat.

Il reprenait avec des méthodes modérées l'entreprise de son grand-père deux générations plus tôt. Comme Mackenzie avait combattu pour une constitution démocratique, King réclamait maintenant un contrôle démocratique de l'industrie, et un frein à la puissance des magnats du charbon et des chemins de fer. Le grand-père avait attaqué le « family compact » pour en finir avec les privilèges d'une caste, le petit-fils a tenté d'obtenir de nouvelles formes de liberté dans la lutte entre le Capital et le Travail. Mais, suivant son tempérament, il n'a pas essayé de réaliser cela par la force ; maintenant il gouverne constitutionnellement ce même pays que son grand-père a essayé de refondre au feu de la révolution. King exprimait plus tard les rapports entre les différents éléments de la nation de la façon suivante : « Dans les rapports entre l'industrie et la société, par-

MACKENZIE KING

tout où le point de vue de l'industrie s'oppose au point de vue humain, ce sont les intérêts de l'industrie qu'il faut sacrifier . . . La justice sociale reconnaît que l'intérêt de l'Etat dépasse celui de l'industrie, mais elle reconnaît aussi que l'intérêt de l'humanité dépasse celui de l'Etat. » C'est ainsi que nous passons d'une attitude individualiste au sens de la responsabilité collective.

King n'est pas seulement un théoricien comme Beveridge, ni uniquement un homme d'action comme Roosevelt. Il est pour ainsi dire son propre pourvoyeur d'idées, ne se fiant qu'à elles. Il est le seul politicien de notre temps, à l'exception du Président Masaryk auquel il ressemble par plus d'un trait, qui ait eu la préparation et les occasions d'expérience nécessaires pour mettre en œuvre ses propres théories. Depuis quarante ans, il lutte pour délivrer l'ouvrier de la crainte du chômage, de la crainte de la maladie, de celle de la vieillesse et des humiliantes méthodes de « secours ». Son esprit s'est consacré à la recherche d'une entente équitable

MACKENZIE KING

entre le Capital et le Travail, et il a réussi parce que ses sympathies étaient du côté des moins favorisés. Il eut le courage de laisser paraître ses sentiments dans des conflits tels que la grève générale du charbon et celle des chemins de fer qui avaient provoqué de l'effervescence dans tout le pays. Cependant il était toujours prêt à mettre l'opinion en garde contre les meneurs, qu'ils fussent à la solde du capital ou des ouvriers, lorsque, à son sens, ils cherchaient à prendre une position contraire à l'intérêt général.



V

Des rangées de livres écrits par les membres de la famille, le Premier Ministre, avec une satisfaction évidente, extrait un volume épais et peu élégant. C'est une collection de documents écrits à des dates et en des endroits bien variés, imprimés sur un papier bon marché, sans grand cachet, et reliés sans égard à leurs dimensions. Mais tous sont empreints du même esprit, et c'est pourquoi leur auteur semble préférer ce livre à ses voisins mieux reliés sur le même rayon. Que peut-il bien contenir ?

C'est une collection d'accords que King a réalisés entre patrons et employés pour prévenir des grèves ou y mettre fin. Tous portent la signature de délégués des ouvriers ou de patrons : certains sont signés de sa main. Beaucoup ont été signés aux Etats-Unis.

MACKENZIE KING

Le succès de ses démarches était devenu si éclatant que la Rockefeller Foundation, instituée pour l'avancement du bien-être social, requit ses services pour diriger des recherches sur le moyen de prévenir les grèves dans l'industrie, tout comme on fait appel au spécialiste au chevet d'un malade dont l'état est alarmant.

John D. Rockefeller, Junior, déclarait plus tard qu'en 1914 il eut vent que quelque chose n'allait pas dans ses établissements industriels du Colorado. Des mutineries locales qui éclataient dans les régions des mines de charbon et de fer lui donnèrent un avertissement. Il voulait protéger ses ouvriers contre l'avidité et l'oppression des capitalistes.

La perspective de pouvoir appliquer ses principes sur une vaste échelle était pleine d'attraits pour King. L'occasion était favorable ; mais c'était un moment dangereux dans la vie de King que celui où il entra dans l'énorme organisation Rockefeller. Bien des hommes du peuple venant en contact trop

MACKENZIE KING

étroit avec les puissances de l'argent ont trahi la cause sociale !

Les grèves commençaient à devenir un danger national, King mit fin à certaines, en empêcha d'autres en présentant son projet de législation ouvrière auquel il travaillait depuis des années. L'homme qui était alors le plus en vue pour les informations sur le travail me dit que « King fut toujours juste ». Il reçut des témoignages de gratitude de nombre de groupements industriels des plus importants pour avoir apporté une aide inestimable à l'industrie de guerre. Mais ceci est moins important que le fait qu'au Colorado, quatre-vingt-cinq pour cent des mineurs acceptèrent l'entente qu'il proposa ainsi que le nouveau statut qu'il avait élaboré. Par ce statut, il réussissait à obtenir aux ouvriers le droit de formuler leurs griefs, et celui de nommer des représentants officiels pour discuter de tous les sujets les intéressant et pour lesquels ils avaient fait de vaines réclamations. On obtint de semblables résultats dans d'autres industries. Ceci indiquait une nouvelle orienta-

MACKENZIE KING

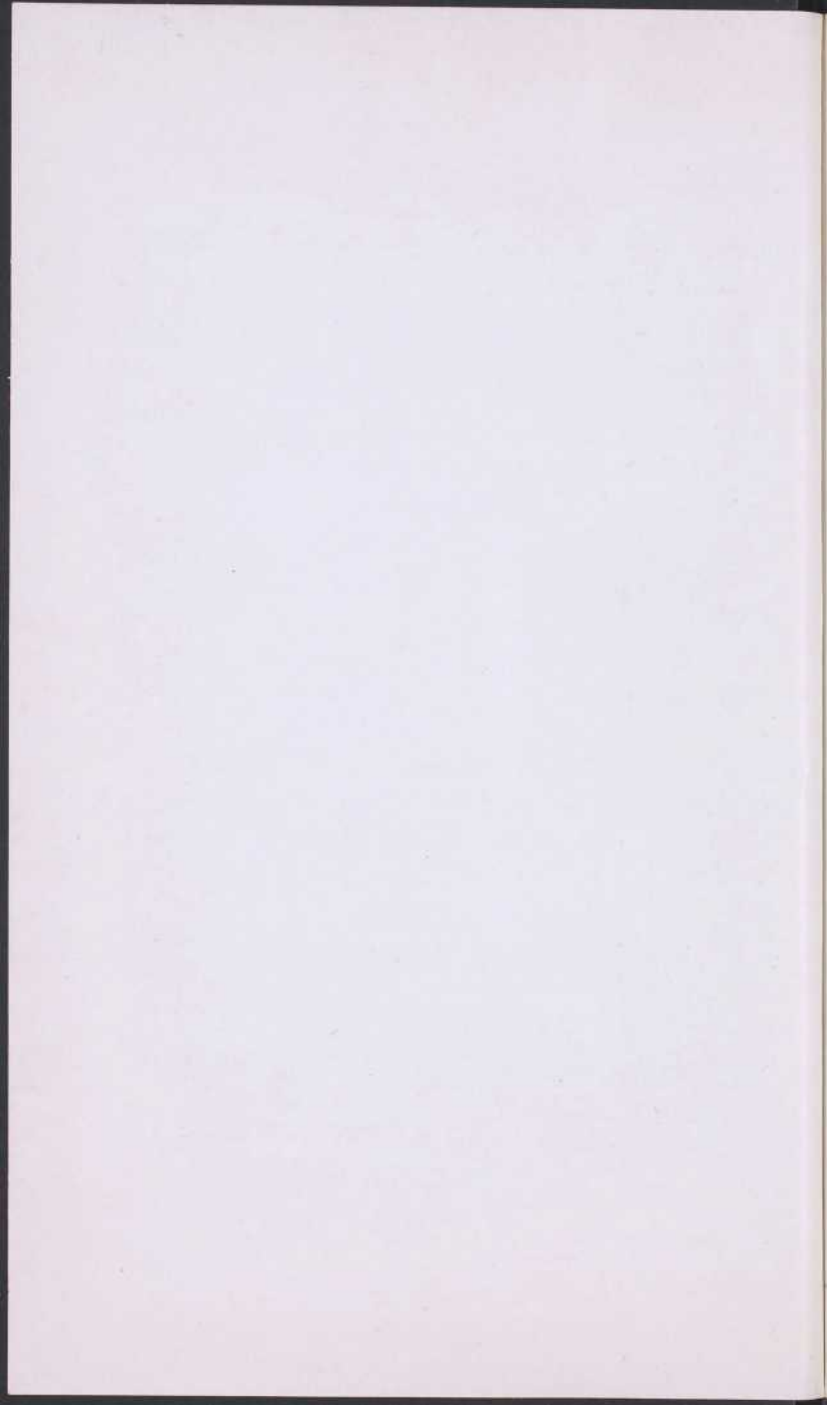
tion dans la législation du travail, une orientation vers le mieux.

Dans ce travail d'arbitrage de grèves, King a rendu un grand service en aidant des industries américaines dans leur effort de guerre. Quand il entra dans la vie publique, ses ennemis lui reprochèrent de n'avoir pas été dans l'armée durant la première guerre mondiale ; ils savaient pourtant bien tout le prix de l'aide qu'il avait apportée aux Alliés.

Le penchant intellectuel de son caractère trouva également le temps de se manifester. Son désir constant de rester en contact avec les sciences le poussa à exposer ses principales idées sociales dans le livre *Industrie et Humanité*, publié en 1918, traduit en plusieurs langues, et après maintes additions, réimprimé sous une forme réduite en 1935. Dans ce livre on trouve de bonnes définitions : « La personnalité est plus sacrée que la propriété », principe qui domine tout le reste. « L'industrie n'existe que pour l'humanité et non pas l'humanité pour l'industrie. » King applique le même principe aux nations :



DE VIEUX AMIS : MACKENZIE KING ET FRANKLIN ROOSEVELT



MACKENZIE KING

« Au-dessus de toutes les nations, il y a l'humanité ». Les deux camps de l'industrie, le capital et le travail, il les associe avec deux autres, celui des dirigeants et celui des employés, et propose un plan d'action commun « où tous les quatre devraient avoir leur mot à dire dans le contrôle de l'industrie en tenant compte des conditions dans lesquelles chaque élément collabore à l'activité industrielle ». Ailleurs il écrit que « ce dont on a besoin, ce n'est pas d'un régime social nouveau, mais d'un régime où toutes les classes seraient traitées avec justice et équité ».

Ce livre était le retour à la science d'un professeur qui l'avait lâchée pour la politique. Comparé au recueil des accords qu'il avait négociés, ce volume ressemble à la partition d'orchestre d'une symphonie de Beethoven à côté des premières ébauches qu'il avait notées. L'oeuvre complète est ce qu'il faut étudier, goûter, mais le tempérament et le talent de l'auteur sont plus apparents dans les ébauches.

MACKENZIE KING

La carrière et le caractère de King évoluèrent de la méditation à l'action puis revinrent à la discipline de la méditation. Une telle évolution n'est guère commune chez les hommes politiques de notre époque. La plupart de ceux qui écrivirent dans leur jeunesse ne sont pas retournés aux livres. L'un des rares, peut-être, qui suivit la même voie fut Trotsky, qui rédigea d'abord son programme d'action, l'exécuta, puis écrivit son histoire.

VI

Presque complètement aveugle, le père de King était mort durant la première guerre mondiale, et la santé de sa mère commençait à chanceler. Un frère, bien connu comme médecin et comme savant, avait été frappé de maladie, mais avait assez de vigueur pour surmonter une infirmité physique et laisser à ceux qui étaient atteints du même mal des traités sur la stratégie de la guerre contre la maladie, fruit de ses propres recherches et de sa tragique expérience. Des obligations de famille résultant de ces deuils et de bien d'autres épreuves retombèrent dans une large mesure sur King pendant les années qui précédèrent immédiatement sa venue au pouvoir.

Comme Premier Ministre, répondant à d'insidieuses accusations d'adversaires politi-

MACKENZIE KING

ques au sujet de ses services durant la guerre, cet homme si habitué à parler facilement des problèmes de travail ou de gouvernement avait écrit ce qu'il avait à dire de sa vie privée afin d'éviter d'en dire trop, exemple typique de réserve britannique. Il lut, dans les jugements portés sur son compte par d'autres, ce qu'il croyait que son pays avait le droit de connaître sur la nature et l'importance des services qu'il avait rendus à la cause alliée pendant la guerre. Il ne fit qu'une rapide allusion aux obligations personnelles auxquelles il s'était efforcé de faire face et conclut en ces termes : « Je ne puis qu'exprimer ma gratitude qu'il m'ait été donné dans cette épreuve mondiale de partager de façon si intime les souffrances des autres. »

Lorsqu'en 1917 il disputa avec peu ou pas de chances de succès la circonscription de York-Nord, que son grand-père avait représentée quelque temps, en flétrissant certaines odieuses pratiques électorales qui se renouveauient, il cita quelques paroles enflammées de Mackenzie, prononcées pour la défense des

MACKENZIE KING

droits du peuple quatre-vingts ans auparavant. King s'attendait à être battu et en avait pris son parti, mais il n'était pas pour autant résigné à sanctionner une injustice flagrante. On rapporta cependant qu'il fut battu « mais qu'il sut faire bonne contenance et garder le sourire sur les lèvres ».

La mère de King, qui était venue habiter avec lui à Ottawa, était mourante au moment des élections. Il lui parla une fois de renoncer à la campagne électorale pour rester près d'elle. Elle répondit : « Quand tu étais jeune, Sir Wilfrid Laurier a été très bon pour toi. Il est âgé maintenant et a besoin de ton aide. Ne t'inquiète pas pour moi, je vivrai bien jusqu'à la fin des élections. » Elle vécut en effet jusqu'à la fin des élections, mais mourut avant que son fils ait pu revenir à son chevet.

Deux années plus tard, Laurier mourut, et à une « convention » nationale du parti, King, qui avait quarante-cinq ans, fut nommé chef du parti libéral. Son discours à cette assemblée devait traiter des questions ouvriè-

MACKENZIE KING

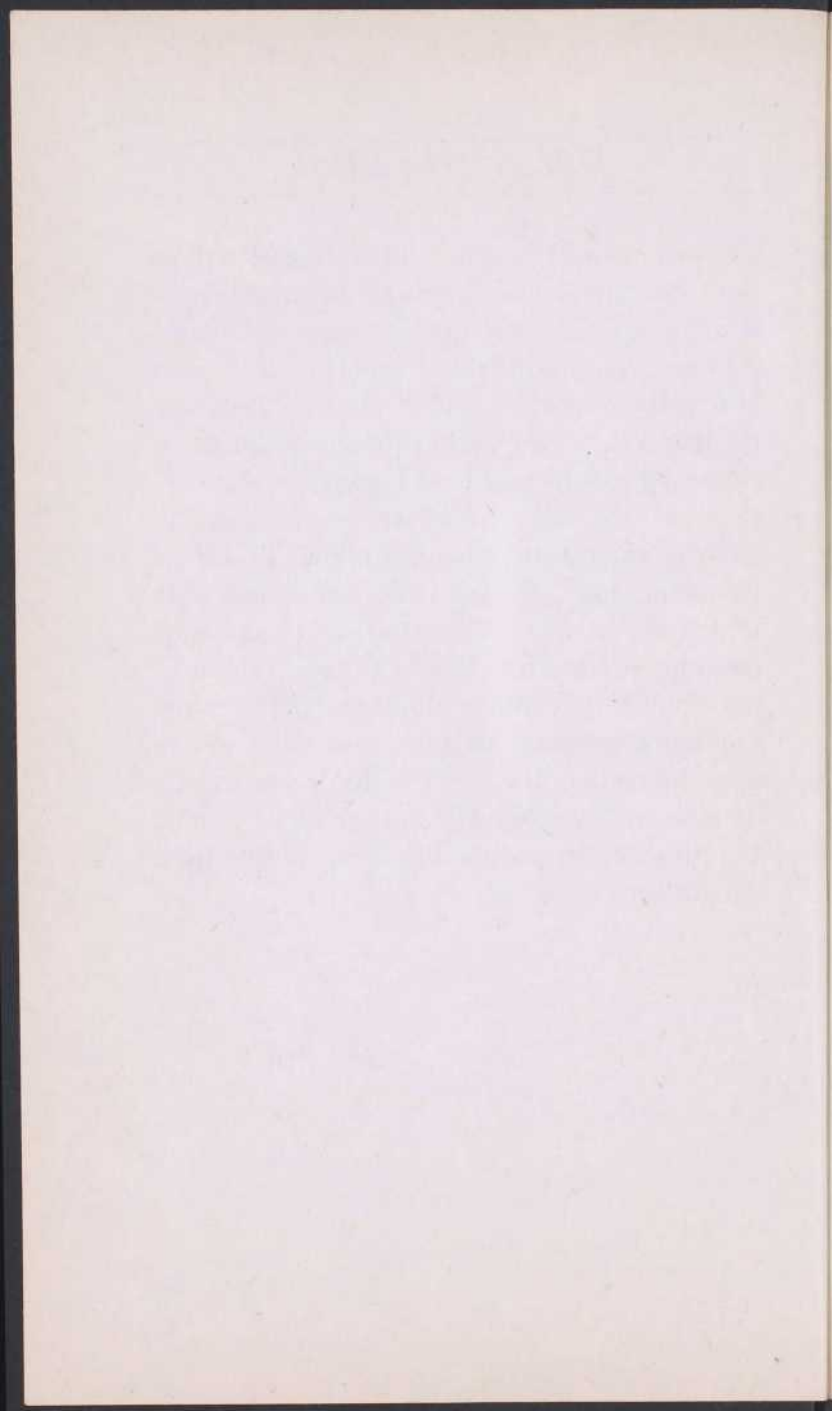
res et des relations internationales. Il pressa le parti d'appuyer à l'unanimité la convention sur le travail et les principes généraux associés avec la Société des Nations, et incorporés à Paris dans les conditions de la paix. C'était un nouveau statut du travail qui n'avait encore été accepté par aucun pays. Quand on en vint à l'élection pour la direction du parti, le choix fut unanime. Magnifique démonstration de ce réel esprit démocratique qu'il faut aller loin pour rencontrer aujourd'hui.

Depuis ce jour-là, il y a vingt-cinq ans, King est resté le chef du parti libéral. Deux années après son élection à la tête du parti, celui-ci retournait au pouvoir et King devenait Premier Ministre. Dans l'intervalle, il avait été chef de l'opposition au parlement.

La fierté de son clan ne disparut jamais dans le coeur de cet homme. Il avait décidé aux élections générales de reprendre la lutte, et cette fois il réussit, dans la circonscription que son grand-père avait représentée. Quand il eut fait son premier discours en qualité de

MACKENZIE KING

Premier Ministre, s'adressant aux électeurs dont quelques-uns avaient connu Mackenzie, il dit : « Je suis sûr que s'il avait été donné à mes chers parents de vivre assez vieux pour voir cette journée, c'eût été la plus heureuse de leur vie. » Ces mots prononcés dans une petite ville, sans publicité tapageuse, dans un moment de fièvre intérieure, révèlent un cœur simple et affectueux. Quand, le soir de ce même jour, il alla faire une visite à la tombe de sa mère, il y trouva étendue une couronne de laurier. Il se pencha, en détacha une feuille qu'il plaça dans son portefeuille. Quelques heures plus tard, une amie de sa mère lui confia qu'elle était allée le jour même déposer une couronne de laurier sur la tombe. Il retira de son portefeuille cette feuille qu'il y avait serrée.



VII

La position du Canada entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis a requis beaucoup de tact de la part de ses chefs durant les deux guerres mondiales. Deux fois, ce pays est resté pendant plusieurs années nation belligérante près d'un Etat neutre dont la population était en grande majorité opposée à la participation à la guerre, et qui surveillait avec méfiance toute influence émanant de sa frontière canadienne. Dans ces deux guerres, le Canada devait tenir compte de l'aversion des Américains pour l'Angleterre. Le Canada lui-même d'ailleurs ne devait pas perdre de vue que ceux de sa propre population qui étaient hostiles à l'entrée dans une guerre européenne voyaient leur position renforcée par l'attitude de leurs voisins.

Pendant tout ce temps, le Canada ne cessait d'être très chatouilleux devant la moin-

MACKENZIE KING

dre chose qu'il pouvait interpréter comme une tentative de la part de la Grande-Bretagne d'influencer la politique intérieure canadienne.

« Chez ma mère, je suis la fille,
mais chez moi, je suis la maîtresse »,
avait écrit Kipling.

Les Canadiens français, comme d'ailleurs beaucoup d'autres, devenaient particulièrement rétifs quand se posait la question de la conscription pour service outre-mer. Comme la France dans la première guerre mondiale n'avait pas été battue et que les optimistes voulaient la croire à l'abri de tout danger, il aurait été impossible d'amener les Canadiens français à voter pour la conscription. Laurier, chef du parti libéral, s'était opposé énergiquement à la contrainte. Lorsque, en 1917, après trois années de guerre, la conscription fut décrétée par un gouvernement national, la scission au sein de la nation ne cessa de s'aggraver à mesure que se prolon-

MACKENZIE KING

geait le conflit. Le souvenir de ces événements amena tous les partis politiques à décider de ne plus recourir à la conscription pour service outre-mer. Ces expériences de la première guerre mondiale ont naturellement influencé le prudent Premier Ministre quand il vit approcher la seconde guerre.

A la Société des Nations, comme secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères du Canada, King avait appuyé une politique de médiation, fait surprenant, jusqu'en 1936, c'est-à-dire pendant les années de l'ascension d'Hitler. « Comme l'emploi automatique de la force a échoué, tous doivent travailler à établir une collaboration bienveillante dans les affaires internationales », déclarait-il à l'assemblée de Genève. Il parlait là en disciple de Gladstone et de Grey qui, comme King, en gentlemen et hommes cultivés qu'ils étaient, ne pouvaient imaginer des atrocités aussi barbares que celles dont nous sommes maintenant les témoins de la part du peuple allemand.

MACKENZIE KING

Bien que cette politique n'ait pas réussi, je crois que King a une compréhension plus profonde de la politique étrangère et des problèmes internationaux que la plupart de ses contemporains. Le remarquable discours qu'il fit au parlement en mai 1938 mérite une admiration sans réserve : c'est tout un chapitre d'histoire qu'il exposa à son auditoire avec le talent et la compétence d'un historien, d'un homme d'Etat pratique, d'un savant. Là, il raille ouvertement ceux qui croient que la politique étrangère ne peut se décider au pays même, au Canada et qu'il faut se rendre à Genève, à Londres ou à Moscou pour résoudre de tels problèmes. Avec une confiance sereine, il préconise une politique canadienne ne recevant son mot d'ordre de nulle part et qui doit être « extrêmement simple, et en même temps extrêmement compliquée », parce qu'elle devra satisfaire aux exigences du Canada comme nation aussi bien qu'à celles du Canada comme membre du Commonwealth britannique. Il fait aussi la démarcation entre les

MACKENZIE KING

Etats-Unis et le Canada, et rit de ceux de ses compatriotes qui pensent que ses sympathies personnelles pour les Etats-Unis peuvent l'amener à recevoir ses ordres de ce pays. Il définit la position unique du Canada par cette phrase classique : « Le Canada est heureux d'avoir de tels voisins et de n'avoir pas plus de voisins. »

Soutenant énergiquement l'action indépendante de son pays, King équilibre sagement ses sympathies entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Là encore nous avons un médiateur. Il y a quelque temps, il parlait de son pays comme « du plus bel exemple, sans contredit, d'une nation moins puissante vivant dans la sécurité la plus complète à côté d'une puissante voisine et en parfaite harmonie avec elle ! » Ayant vécu, comme citoyen suisse, pendant trente ans, sur la frontière d'une Italie fasciste menaçante, je comprends jusqu'à quel point ces mots de King sont vrais. Par tradition et par éducation, il est fortement attaché à sa mère patrie, et cependant depuis des déca-

MACKENZIE KING

des, il ne cesse de poursuivre avec le plus grand tact et en toute impartialité une compréhension des deux pays, ne basant pas son action sur des lois de neutralité, mais suivant ce doigté que le Temps apprend à l'homme d'Etat qui prête l'oreille à ses sages enseignements.

Si l'Angleterre exigeait trop, exigeait des choses injustifiées, il refusait, et ceci à plusieurs reprises. Lloyd George, Premier Ministre en 1922, eut un jour la fâcheuse idée de vouloir, en prenant les Dardanelles, se porter au secours des Grecs qui avaient été battus par les Turcs. Il câbla aux gouvernements des Dominions pour leur demander s'ils consentiraient à marcher. King lut la nouvelle dans le journal avant que la note officielle fût parvenue à Ottawa. Il resta stupéfait. L'Angleterre était-elle en danger ? La civilisation était-elle en péril ? Pourquoi allait-on se battre ? La réponse sceptique que King expédia le lendemain, demandant prudemment une explication, produisit l'impression d'une telle douche froide en An-

MACKENZIE KING

gleterre qu'Asquith n'eut qu'à se servir du câblogramme de King pour contrecarrer les plans de Lloyd George au sujet des Dardanelles. La répugnance du Canada à prendre part aux hostilités sans être convaincu de leur justification contribua à prévenir une guerre qui aurait été aussi impopulaire en Grande-Bretagne qu'au Canada.

Lorsque Lord Curzon, peu de temps après, demanda aux Dominions de l'autoriser à signer en leur nom le traité de Lausanne avec les Turcs, le Canada refusa, n'ayant pas été présent à la conférence. Ceci donna le signal aux autres Dominions qui adoptèrent la même attitude. Dans les deux cas, le statut des Dominions dans le Commonwealth d'après-guerre, qui n'était que partiellement défini, faisait un pas vers la reconnaissance de la pleine souveraineté du Canada. L'autonomie complète s'affirma également lorsque l'ambassadeur britannique à Washington chercha à signer au nom du Canada un traité qui venait de se conclure entre le Canada et les Etats-Unis au sujet de droits

MACKENZIE KING

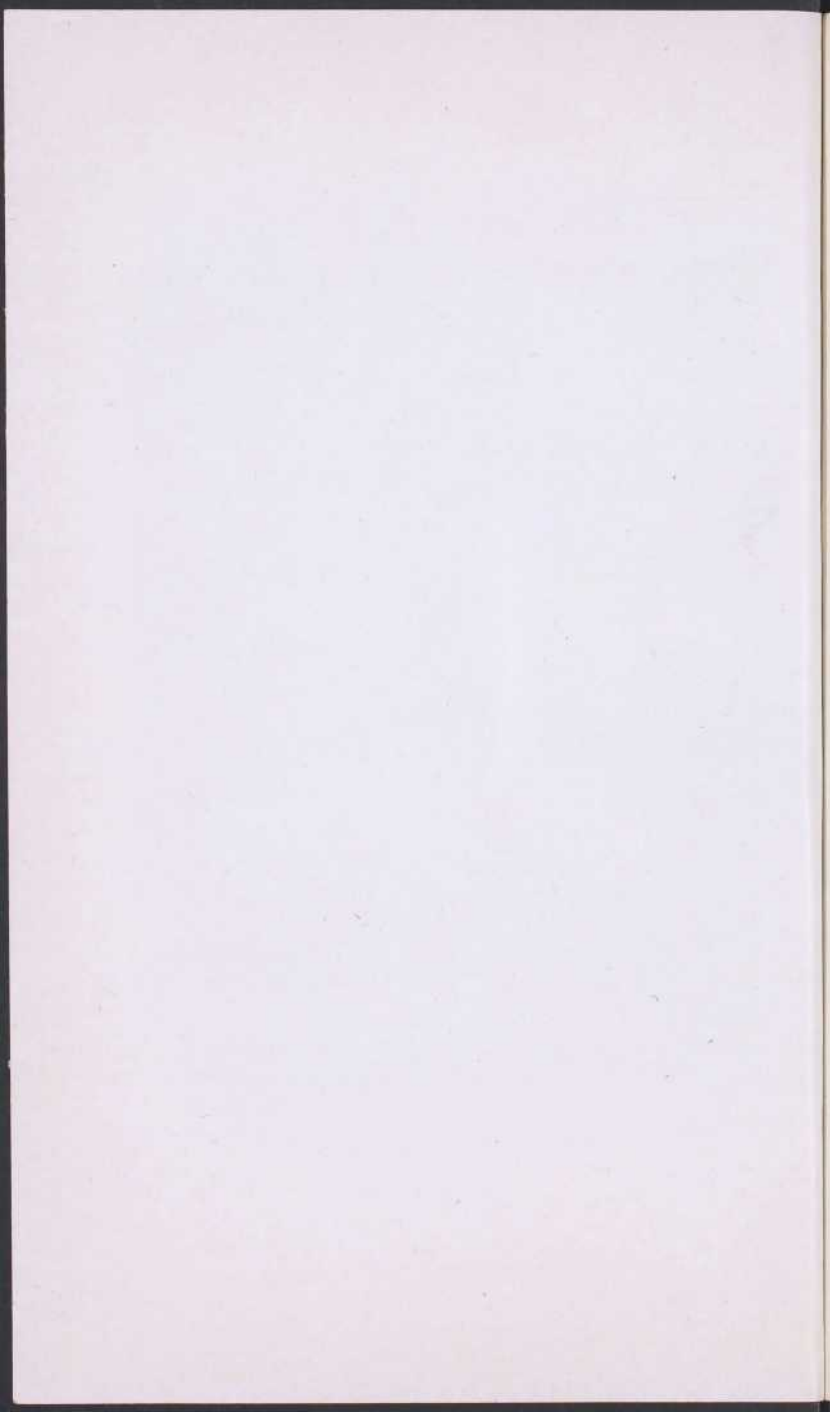
de pêche dans le Pacifique. Selon les désirs du Canada, le traité fut signé par un ministre canadien tenant ses pleins pouvoirs du roi.

Ce même droit à un gouvernement complètement indépendant fut affirmé à nouveau par King dans des questions intéressant cette fois uniquement le Canada, lorsqu'en 1926, il démissionna comme Premier Ministre parce que le Gouverneur Général d'alors refusa de dissoudre le parlement comme il le lui conseillait. Le gouvernement formé par le chef de l'opposition que le Gouverneur avait appelé au pouvoir fut presque immédiatement battu au parlement. Malgré cette défaite, on accorda au nouveau Premier Ministre la dissolution qui avait été refusée à King dont le gouvernement n'avait jamais été battu. Aux élections générales qui suivirent, le rôle du Gouverneur Général devint un des principaux objets de la campagne et King retourna au pouvoir. Lorsque, un mois ou deux plus tard, la conférence impériale de 1926 se tint à Londres, on s'occupa principalement de définir constitution-



Photo Karsh, Ottawa

MACKENZIE KING AVEC « PAT » À KINGSMERE



MACKENZIE KING

nellement les rapports mutuels des divers éléments de l'Empire.

La personnalité des membres de cette conférence avait une grande importance. Sur une photographie où ils figurent en groupe, Churchill montre un visage décidé et sûr de lui-même ; Lord Balfour, alors âgé de quatre-vingts ans, figure noble, spiritualisée par les signes de la vieillesse, apparaît comme le cœur de toute cette assemblée ; tout auprès, ce sont les traits distingués et énergiques d'Austin Chamberlain à côté de la physionomie originale de Baldwin, si manifestement bienveillante. Et parmi eux, le visage de King, calme et ferme. Même dans les discussions de ces hauts personnages, avec les autres membres de la conférence, King semble avoir joué le rôle de médiateur et avoir contribué pour une large part à établir la célèbre formule qu'on adopta pour définir l'Empire britannique dans les termes suivants : « La Grande-Bretagne et les Dominions sont des communautés autonomes au sein de l'Empire britannique, de statut égal et nullement

MACKENZIE KING

subordonnées les unes aux autres à aucun point de vue, qu'il s'agisse de questions intérieures ou de leurs rapports extérieurs, bien qu'unies par une commune allégeance à la Couronne et librement associées comme membre du Commonwealth des nations britanniques. »

L'influence de King dans l'évolution de l'Empire britannique dépasse l'influence que sa nation de onze millions de Canadiens pourraient normalement exercer sur tant de millions d'hommes désignés comme sujets britanniques. Là encore, l'histoire révélera l'influence personnelle d'un homme que son tempérament oblige à diminuer son œuvre aux yeux du public. Dans une époque de publicité tapageuse et de culte de la façade (ce qui n'est pas du tout un monopole des dictateurs), King demeure une exception.

Cet homme d'Etat qui ne proclame pas ses mérites et qui ne se sert de la presse qu'à contrecœur, doit se contenter du témoignage de sa conscience et espérer que les déterreurs parviendront un jour à mettre ses actions en

MACKENZIE KING

lumière pour la postérité. Ceux à qui il se confie le plus pleinement ne sont point autorisés à le faire. Et pourtant la publicité est d'un grand secours pour l'histoire. Alexandre le Grand avait eu la sagesse d'emmener avec lui, dans ses campagnes, tout un personnel d'écrivains sans lesquels nous n'aurions peut-être qu'une idée très vague de ses faits et gestes.

La part de King dans l'élaboration de la structure de l'Empire s'étend déjà sur plus de vingt années. De nouveaux problèmes résultant des relations impériales d'après-guerre furent soulevés par son attitude indépendante et décidée. A la conférence impériale de 1923, c'est lui qui dirigea pratiquement les travaux pour clarifier la procédure concernant les traités qui intéressaient les Dominions. Nous avons déjà mentionné brièvement son rôle à la conférence de 1926. En 1927 et au cours des années qui suivirent immédiatement, il mit en pleine évidence la complète souveraineté du Canada en créant

MACKENZIE KING

des légations canadiennes et, plus tard, des ambassades dans maint pays.

Mais la plus haute consécration de son travail, c'est hier seulement qu'il l'a reçue. Ce fut un honneur pour lui, mais aussi pour le Canada, lorsque King, en mai 1944, s'est adressé aux deux Chambres du Royaume-Uni dans le plus remarquable de tous ses discours sur les relations au sein du Commonwealth. Comme le Lord Chancelier le signalait à l'assemblée, le monde entier était aux écoutes lorsque King parla de la salle vaste et richement ornée qui semble « n'avoir été construite que pour abriter deux tableaux vraiment énormes qui n'auraient pu trouver place ailleurs ».

Toute la mise en scène à Westminster soulignait l'importance croissante de l'avènement du Canada dans le vaste monde des affaires internationales. Le fait que le discours de King ait eu lieu au milieu d'une réunion des Premiers Ministres du Commonwealth britannique faisait également ressortir l'importance des relations du Common-

MACKENZIE KING

wealth avec toutes les autres nations du monde.

Avant de venir à la conférence, le Premier Ministre d'Australie avait recommandé la création d'un secrétariat permanent du Commonwealth à Londres. King demanda liberté d'initiative et autorité complètes en politique extérieure pour chaque membre du Commonwealth, afin qu'il puisse agir selon sa situation géographique et économique. N'ayant aucun caractère exclusif, cette société des nations britanniques devait être le modèle, le centre d'une nouvelle Société des Nations. Ceci a l'air très simple quand on le lit dans son journal et pourtant à ce moment, dans ce discours, l'adresse, la profondeur de pensée de King était à son plus haut point.

Sans attaquer ni même nommer aucun parti ni aucune personne, avec le calme le plus complet, en termes pesés soigneusement, ce libéral canadien prenait nettement position contre les visées impérialistes qu'impliquait un contrôle centralisé de la politique

MACKENZIE KING

étrangère. Churchill présidait cette séance historique. Dans l'assistance chacun comprit la différence entre la conception impérialiste de l'un et les visées internationales de l'autre. Dans cette alternative si importante, la solide position de King était un sùr garant de l'avenir du Commonwealth même.

Churchill parla de son ami de quarante ans comme de « quelqu'un qui a joué un rôle unique dans l'ascension du Canada ». Il parla de lui comme du « seul homme que sa carrière avait rendu capable de conduire le Canada, uni, au cœur même de cette lutte qui ébranle le monde ».

En retraçant cette vision qu'il chérissait de l'avenir de l'Empire comme « un modèle de ce que nous espérons que le monde entier deviendra un jour ». King affirmait que cette vision, il n'était pas seul à l'imaginer ; que même les termes dont il s'était servi pour la décrire n'étaient pas de lui. Reconnaisant avec une délicate courtoisie qu'ils étaient tirés d'un discours prononcé par Churchill en 1907, il dit : « Ils ont été prononcés par

MACKENZIE KING

un homme dont la renommée aujourd'hui n'est surpassée dans aucune partie du monde, si elle a jamais été égalée à aucun moment de l'histoire. » En présentant sa vision de l'avenir du Commonwealth britannique, King laissait aussi paraître la préoccupation de toute sa vie au sujet de l'amitié anglo-américaine. Si tous ceux qui exposent des idéologies opposées faisaient preuve d'autant de tact et de courtoisie, la paix du monde serait facile à établir.

Toute cette séance à Westminster restera l'une des grandes scènes de la tradition parlementaire britannique. Le Prince Bülow, dans ses mémoires, parle de ces duels de gentlemen en Grande-Bretagne auxquels, comme chancelier allemand, il oppose avec envie les mœurs brutales du Reichstag. Dans les écoles de tolérance qui devaient être créées dans tous les pays après la guerre, comme aussi dans tous les cours d'éloquence, ce discours de King, à Londres, du 11 mai 1944 devrait être analysé comme un mor-

MACKENZIE KING

ceau classique sur l'art d'être médiateur
et pourtant aussi ferme qu'un dictateur.

VIII

Jusqu'aux événements de Munich, King gardait l'espoir que la paix du monde pourrait être sauvée. En 1937, il rendit visite à Hitler, pour apprendre par lui-même quels étaient les desseins de cet homme et le voir de ses yeux. King ne cacha pas que le Canada voyait avec inquiétude le réarmement de l'Allemagne et que si la guerre s'ensuivait, le Canada serait certainement avec les forces de la liberté. L'histoire que l'on a rapportée au sujet de cette entrevue, prétendant que l'amie anglaise d'Hitler fut priée de servir d'interprète et qu'elle essaya plus tard de gagner King est pure légende. King n'a jamais été gagné à Hitler, et l'interprète présent fut un certain monsieur Schmitt. Hitler essaya de tromper King, comme il avait fait de tous les visiteurs en quête de

MACKENZIE KING

paix, en prétendant que l'Allemagne devait s'armer pour se protéger et pouvoir se faire entendre dans les questions internationales. King dit qu'Hitler insista particulièrement sur l'intérêt qu'il portait au sort des travailleurs et nia toute intention de guerre.

Quand King vit les difficultés de 1914 s'annoncer à nouveau, il étudia les meilleurs moyens de garantir au peuple du Canada son droit de décision et d'action indépendantes tout en préservant l'unité fondamentale du Commonwealth britannique. Plusieurs fois il déclara publiquement qu'il n'entrerait pas dans la guerre sans une décision du parlement. Il n'était pas du tout évident que le parlement du Canada prendrait une décision immédiate. Le gouvernement australien se sentit automatiquement engagé par la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne. Les races différentes du Canada, le ressentiment de bien des Canadiens après ce qu'ils considéraient comme un traitement injuste dans la première guerre mondiale, la neutralité du grand pays voisin, les États-

MACKENZIE KING

Unis, autant de raisons qui suffisaient à inquiéter le Premier Ministre pendant toute la dernière année de paix. Il résolut de ne pas quitter la capitale, mais de se tenir prêt à prendre les mesures les plus efficaces dès l'instant où la situation deviendrait critique.

Sa politique a réussi. Jusqu'à la conférence de Munich en octobre 1938, les Canadiens étaient fortement opposés à la participation à la guerre : « Que peut nous faire toute cette agitation de l'Europe centrale ? » disaient-ils. Mais en septembre 1939, après l'injustifiable invasion de la Pologne par l'Allemagne, le pays, sachant fort bien que la Grande-Bretagne ne pouvait lui ordonner d'entrer en guerre, résolut de le faire de son propre gré. Si, d'une part, l'on peut dire que les Canadiens sont partis en guerre pour combattre pour la cause de la liberté, cette vérité a également son côté pratique puisque le Canada, aussi bien que les Etats-Unis, auraient été gravement en danger si la Grande-Bretagne avait succombé à l'agression de l'Allemagne. Chaque Canadien est jalouse-

MACKENZIE KING

ment conscient du fait que sa patrie combat dans cette guerre, non pas comme fille de l'Angleterre, mais comme l'une des Nations Unies. Une semaine après que l'Angleterre eut déclaré la guerre, le Canada faisait sa propre déclaration avec une seule voix d'opposition.

Ainsi le Premier Ministre libéral, dont le parti dans la dernière guerre s'était opposé à la conscription pour service outre-mer, a mené son pays à la guerre tout en sauvegardant son unité sans même recourir à un gouvernement national. Ceci prouve que King, idéaliste comme Roosevelt, était aussi un excellent tacticien. De ses concitoyens il pouvait dire : « Le peuple canadien est entré dans cette guerre de son plein gré. Notre déclaration de guerre a été signée par le roi (du Canada), sur la recommandation des ministres canadiens de Sa Majesté. » Mais la Grande-Bretagne se rendait parfaitement compte du service qu'il avait rendu et Eden pouvait parler, comme il le fit plus tard, de

MACKENZIE KING

« la magnifique loyauté du Canada aux heures les plus sombres ».

King exprima le mieux la solidarité des deux pays quand il dit : « Le rétablissement de la liberté humaine dépend du maintien de la liberté britannique. » Son peuple le comprit, comme il avait compris son peuple, le guidant à travers toutes ces difficultés, d'une main experte. Si une mère canadienne perdait un fils au combat, elle pouvait dire : « Mon fils est tombé pour la liberté » ou « Mon fils est tombé pour la Grande-Bretagne », les deux expressions étaient vraies. Peut-être veulent-elles dire la même chose, mais elles ont un son différent dans des cœurs différents.

Parlant à la Chambre des Communes en décembre 1940, King expliqua son refus d'introduire la conscription comme le seul moyen de prévenir une scission dans le pays. « La conscription, dit-il, aurait pu servir à faire face à certaine clameur du moment, mais à la longue elle eût travaillé à désunir le Canada. Au lieu d'aider la Grande-Bretagne,

MACKENZIE KING

comme nous le faisons aujourd'hui, de nos forces dans l'air et sur mer, de nos munitions, de nos navires et de notre équipement, nous aurions imposé à une île assiégée le fardeau supplémentaire de nourrir des quantités d'hommes qui ne sont pas nécessaires à l'heure actuelle. Au lieu de cela, nous avons constitué une aviation et une marine aussi bien qu'une armée, et nous avons créé des industries de guerre.» De la sorte, il devançait prudemment les grands événements de la guerre, au lieu de les suivre au hasard, et c'est ainsi qu'il s'est acquis et a su garder la confiance du peuple canadien.

Bien que tout homme servant dans les forces canadiennes outre-mer soit volontaire, il y a toujours eu plus de soldats prêts à servir hors du Canada qu'il n'y a eu de navires disponibles pour les transporter. Actuellement, sur une population de onze millions, le Canada a plus de trois-quarts de million de ses plus beaux jeunes gens en service dans ses forces armées.

MACKENZIE KING

Le Canada a intensifié sa production de guerre bien au delà des besoins de ses armées. Il n'a reçu aucune assistance financière du Royaume-Uni. Au contraire, il a fourni à la Grande-Bretagne et à ses armées du matériel de guerre, des vivres et d'autres fournitures pour un montant de près de neuf cent millions de livres (\$4,000,000,000.) La moitié de ces approvisionnements ont été un don pur et simple du Canada qui n'exige aucun paiement.

Le Canada a aussi développé sa marine aussi vite qu'il a pu construire ou acquérir des navires et entraîner ses hommes. Il a établi et dirigé, en coopération avec les autres pays de l'Empire, la plus vaste organisation d'entraînement aérien du monde. Quand au début de la guerre le Premier Ministre Chamberlain s'informa si le Canada serait prêt à patronner un vaste effort de coopération de ce genre dont il attendait des résultats de la plus haute importance, King câbla immédiatement son acceptation au nom du gouvernement canadien. En conséquence,

MACKENZIE KING

plus d'une centaine de centres d'entraînement aérien et d'écoles d'aviation ont été construits dans lesquels des dizaines de milliers de pilotes et d'aviateurs de toutes sortes ont été formés.

L'harmonie des relations de la Grande-Bretagne avec les Etats-Unis est maintenue grâce à l'amitié qui unit le Canada avec les Etats-Unis. Durant cette guerre, cette harmonie dépend pour une large part de la personne du Premier Ministre King. Churchill et Roosevelt le savent l'un et l'autre, et lui en ont maintes fois exprimé leur gratitude. Roosevelt, dès 1942, dit au sujet du Canada : « Ce que vous avez réalisé est l'œuvre d'une grande nation, nous sommes fiers d'être vos voisins » ; et parlant à Ottawa, après la conférence de Québec : « Monsieur King, mon vieil ami, voici tant de longues années que votre vie et la mienne sont unies par des liens si étroits et par une telle affection, que cette rencontre ne fait qu'ajouter un nouveau lien à cette chaîne. » Et Churchill, dans un message à King en 1943 : « Dans les jours

MACKENZIE KING

les plus sombres, le Canada, sous votre conduite, est resté confiant et loyal. Maintenant, les jours sont plus encourageants et lorsque la victoire aura été gagnée, vous pourrez considérer avec une juste fierté, un succès unique et que nul n'a pu surpasser. »

En 1941, King a exprimé l'opinion que l'extension de l'industrie de guerre canadienne n'avait pu se réaliser que grâce aux rapports d'excellent voisinage qui unissent le Canada au plus grand pays industriel du monde. Le Canada achète plus aux Etats-Unis qu'il ne peut y exporter. Grâce à une bonne volonté réciproque, on a pu faire que les transactions entre les deux pays ne présentent aucune difficulté.

Lorsqu'un grand pont sur le Saint-Laurent, reliant les deux pays, fut inauguré par le Président et le Premier Ministre en 1938, il offrit aux deux chefs d'Etat l'occasion de parler en termes impressionnants des « vieilles et des nouvelles libertés » qui se rejoignent sur ce pont.

MACKENZIE KING

Les bonnes relations personnelles des trois chefs ont puissamment contribué à une coopération active entre les Etats-Unis, l'Angleterre et le Canada. Quand Churchill était déjà en guerre et Roosevelt encore neutre, la longue amitié qui unissait King à tous les deux, et sa compréhension de leur situation respective, fut des plus précieuses. Le fait qu'une bonne partie du rôle qu'il a joué n'ait pas été rendu public trouve son explication dans le caractère réservé de King et dans sa solide croyance que la publicité est une épée à deux tranchants, surtout en temps de guerre.

IX

Les derniers portraits de King gardent encore une expression jeune et révèlent une ressemblance avec son père. Cet air de jeunesse sur son visage à l'âge de soixante-dix ans est rare chez un politicien qui a passé une si grande partie de sa vie au milieu des intrigues et des jalousies des luttes politiques. Il a le même regard franc que Roosevelt, mais les expressions et les attitudes diffèrent selon les caractères. King a généralement la tête penchée, l'air pensif ; Roosevelt redresse généralement la tête en arrière parce qu'on le voit presque toujours assis. Le regard ouvert est accentué par le front haut de Roosevelt, tandis que le visage de King est voilé par d'épais sourcils en broussaille. Comparé aux yeux bleus de Roosevelt qui ont séduit maint sceptique, le bleu de ceux de King est plus pénétrant. Roosevelt rit sou-

MACKENZIE KING

vent, King sourit, et, quand il sourit, le coin droit de la bouche se soulève et lui donne une expression de bonhomie avec une pointe de malice. Si ces deux hommes ont pu soutenir le poids de tant d'années de labeur, ils le doivent à un facteur important : ils dorment bien. Tous deux m'ont affirmé que même les moments les plus critiques ne les ont pas privés de sommeil.

L'amitié qui unit King à Roosevelt, si importante pour les deux pays, semble basée comme l'étaient les relations de King avec Laurier, sur des principes politiques semblables et des différences de caractère. L'un et l'autre ont su conserver leur idéal du début, bien qu'ils aient tous deux passé leur vie dans l'animosité des querelles de parti. Leur doctrine sociale s'est formée dès leur jeunesse. Roosevelt, dans la révolte contre sa classe ; King dans le souvenir de sa famille. Chez tous deux, même attachement à leurs amis. Roosevelt et King se sont fait bien des ennemis politiques pour n'avoir pas abandonné d'anciens amis et pour avoir su

MACKENZIE KING

déjouer dans des proportions exceptionnelles les ambitions de leurs adversaires politiques. L'argent n'a guère d'attrait ni pour l'un ni pour l'autre.

Sur d'autres points, ils diffèrent grandement : Roosevelt n'a cessé d'être entouré pendant une si grande partie de sa vie, il aime encore la société, il aime à plaire, en effet, et supporte mal l'aversion de millions d'hommes. Il s'est habitué, deux fois par semaine, à tenir une conférence de presse et à s'adresser ainsi au monde entier ; tandis que King ne voit que rarement les journalistes mais ne craint pas de s'adresser souvent au parlement. Si certains de ses discours ont été écrits à l'avance, il a pu faire des déclarations aussi importantes que la déclaration de guerre d'après de simples notes.

Roosevelt, en vacances, emmène quelques amis avec lui pour lui tenir compagnie. King prend rarement des vacances et s'il prend quelques moments de détente, il est souvent seul. Plus il voit de monde dans la vie publique, plus il éprouve le besoin de calme et de

MACKENZIE KING

réflexion. Autrefois il aimait à se promener à cheval, maintenant il préfère se promener à pied à travers les bois, avec sa canne, sa casquette et son chien. Pat qui fut son fidèle compagnon pendant dix-sept ans est remplacé maintenant par un autre terrier irlandais.

A Kingsmere, à quelques milles d'Ottawa, King a conservé le tout premier petit cottage qu'il fit construire il y a quarante ans sur les bords d'un petit lac des Laurentides. Plus tard, il a fait l'acquisition d'une maison plus vaste où il passe ses fins de semaine et ce qu'il peut trouver de temps libre en été. Cadre simple et digne, résidence d'un homme attaché à la culture européenne qui, suivant la coutume britannique, préfère l'intimité à l'éclat. Bois et collines, prés et ruisseau composent le paysage. Les terres défrichées, puis abandonnées, sont restées telles quelles, évoquant le rude labeur des pionniers. Une ruine romantique faite de pierres provenant des vieux édifices du parlement d'Ottawa, lorsqu'il y a plusieurs années, ils furent dé-

MACKENZIE KING

truits par un incendie, et de-ci de-là des reliques de sculptures brisées du Palais du Parlement de Westminster trouvent ici un cadre tout à fait approprié. King aime la campagne. Il est heureux des contacts que ses vacances lui permettent avec les vieux fermiers du voisinage, ainsi que de la compagnie des amis qui vont lui rendre visite de temps en temps.

Jouer de la nature, embrasser du regard le décor pastoral de ses prés, le bleu de ce lac de montagne et des crêtes, au loin, voilà ce dont cet homme d'action a besoin. « Dans la tension continuelle inséparable de la vie politique, j'ai trouvé le calme, et la vie en plein air, ce dont on a le plus besoin pour venir à bout de la besogne qui s'impose. » J'ai remarqué la dignité et la simplicité de King quand il rencontrait quelques jeunes gens qui jouaient dans sa propriété ; il les mettait à l'aise et leur parlait en ami.

Je n'ai jamais rencontré un homme politique qui fût avec chaque visiteur d'une politesse aussi exquise que monsieur King. Il est

MACKENZIE KING

rare, de même, parmi les hommes d'Etat, de trouver un homme de soixante-dix ans qui attende à la porte de sa maison que la voiture qui emmène son visiteur ait disparu. Cette politesse charmante rappelle celle de Roosevelt. Tous deux ont la délicate habitude d'encourager de signes de tête ou de sourires d'approbation, un visiteur intimidé de prendre la parole en présence du pouvoir.

Les changements dans la vie de King après son premier tournant décisif, à la croisée des routes, lors de son séjour à Rome, furent lents et méthodiques. De même, bien qu'il n'ait ni femme ni enfants pour animer son petit domaine à la campagne il a su le développer de façon lente mais continue. Sa maison d'Ottawa, héritée de Lady Laurier à titre privé et non pas comme propriété du parti ou du gouvernement et appelée par lui « Laurier House », a été restaurée et en partie meublée par ses amis.

Alors qu'il était en quête d'argenterie convenable pour sa nouvelle résidence, un antiquaire lui fit voir de beaux couverts gravés

MACKENZIE KING

aux initiales McK ; il en fit l'acquisition. Le marchand lui dit que cette argenterie, qui était passée depuis en différentes mains, venait des biens confisqués à son grand-père au moment de la rébellion près de cent ans auparavant.

King aime à méditer sur ces mystérieux concours de circonstances. Il me montra un vieux livre de voyages sur le Nil qui lui avait été expédié, quelque temps auparavant, par un inconnu qui l'avait trouvé au milieu d'un tas de bibelots chez un antiquaire. Cet inconnu avait cru que c'était une vie de Robert Bruce, mais s'aperçut ensuite qu'il s'agissait de Bruce l'explorateur. A sa grande surprise, il avait découvert dans ce livre l'inscription suivante: « Mon cher Juge en Chef, veuillez, je vous prie, accepter ce livre qui a été trouvé dans le sac de voyage de Mackenzie et saisi par la milice à la bataille de Gallows Hill. Votre tout dévoué T. B. Head, 13 février 1838. »

L'auteur était le gouverneur qui avait fait publier la proclamation dans laquelle la tête

MACKENZIE KING

de Mackenzie était mise à prix. Le Juge en Chef était un membre du « family compact ». Ainsi près de cent ans plus tard, ce livre venant du chef rebelle parvenait après d'étranges détours à son petit-fils alors qu'il occupait le poste de Premier Ministre.

« Un matin, au cours de l'été de 1941, Roosevelt m'appela par téléphone me demandant ce que je faisais, si j'aurais le temps d'aller le retrouver quelque part sur notre frontière commune pour passer la fin de semaine avec lui dans son wagon particulier. » C'est en ces termes que King commence une autre histoire. Le lendemain il traversait le Saint-Laurent à Prescott pour rencontrer le Président à Ogdensburg. Là, à Prescott, se dressait le moulin à vent contre lequel, il y a cent ans, son aïeul paternel avait fait pointer un canon, croyant que Mackenzie et quelques-uns de ses adeptes s'y étaient cachés. On découvrit plus tard que Mackenzie était à New-York et n'avait pris aucune part à cette expédition de frontière. Ainsi donc son petit-fils, comme Premier Mi-

MACKENZIE KING

nistre de son pays, et le Président de ce pays où Mackenzie avait trouvé asile, travaillaient à un projet dont ils avaient déjà discuté ensemble auparavant, un plan de défense commun et permanent pour les deux pays.

Ce fut le fameux accord d'Ogdensburg qui posait les assises de la coopération du Canada et des Etats-Unis dans la guerre. De telles coïncidences l'impressionnent vivement. Les convictions religieuses de King sont apparentées à celles de ses ancêtres écossais. Ces mots de la Sainte Ecriture : « Que le Dieu de nos pères soit le Dieu de leurs descendants », sont présents à son esprit. Il a une foi intense en une loi divine d'équité et une justice éternelle qui gouvernent les destinées des nations comme celles des hommes. Dans une conférence qu'il donnait à la Société canadienne de New-York en 1914 sur « La culture et la religion » il disait : « Avec les Grecs, mesurons notre contribution à la civilisation d'après notre apport aux humanités. Tout en développant notre industrie n'oublions pas de développer nos hommes. Avec

MACKENZIE KING

les Hébreux, n'oublions pas que l'œuvre de Dieu se poursuit à travers les siècles, sa loi du travail peut s'appliquer aux continents aussi bien qu'aux hommes. Avec le Fondateur de notre foi, croyons que toute vie est sacrée et que toute vie humaine n'est qu'un reflet du Divin ». Sa foi est une foi simple et bien chrétienne.

Parlant, tout au début de la guerre, de ses conséquences telles qu'il les prévoyait, King dit : « La chose que je tiens à conserver par-dessus tout, c'est l'influence de l'éducation chrétienne de mon enfance ; elle n'a jamais cessé d'être l'ancre de salut de ma vie. Sans elle, la vie, pour moi, deviendrait froide, terne, vide de sens. Où trouver la force de résistance aux heures d'adversité, l'inspiration pour les plus nobles tentatives... Je ne veux pas voir la jeunesse de notre dominion privée d'un si précieux héritage, ni les générations futures asservies par de fausses doctrines qui les en priveraient... La doctrine nazie de force est l'antithèse même de ce que l'on trouve dans l'Évangile du Christ. Voilà

MACKENZIE KING

pourquoi la guerre actuelle est pour les forces alliées une croisade... Les jeunes gens qui s'enrôlent dans nos forces aujourd'hui sont avant tout des défenseurs de la Foi. Leur mission est de conserver, pour notre génération et les générations futures, cette liberté, fruit des persécutions, des martyres, et de siècles de combats. Il ne s'agit pas seulement de liberté nationale, ou de liberté personnelle, mais de liberté de l'esprit et de l'âme. »

Nulle trace de sectarisme puritain dans la personne de King. Il n'a cessé d'être en lutte aux attaques et d'être en rapport avec des gens de toute sorte, de toute condition et de subir leurs passions. Et pourtant, lorsque je lui ai posé la même question que j'ai déjà posée à la plupart des autres personnages importants, sa réponse a été la même que celle de Roosevelt : l'exercice du pouvoir n'a nullement fait de lui un sceptique et un désabusé. Il faut qu'un homme d'Etat ait l'esprit noble et bien équilibré pour ne jamais cesser d'estimer ses semblables qui gravitent autour de lui. Nos dictateurs modernes ne l'ont pas

MACKENZIE KING

cette estime pour les leurs, ils ne pourraient pas gouverner comme ils le font, s'ils ne les méprisaient, les peuples qu'ils commandent. Seul un noble sentiment libéral à l'égard de l'humanité peut empêcher un homme qui est au faite du pouvoir, de prendre une attitude hautaine envers ceux qu'il sert en les guidant.

La carrière et l'œuvre de King sont enveloppées d'une atmosphère familiale bien particulière. Peut-être est-ce parce qu'il n'a pas d'enfants, il se prend volontiers à évoquer le souvenir de ses parents et du passé. Il y a quelques années, il en donna une preuve au Roi et à la Reine, lorsqu'au cours de leur visite au Canada, ils se rendirent à Laurier House. Il attira leur attention sur un document encadré pendu à l'entrée de sa bibliothèque : c'était une proclamation royale datant de 1837, année de l'avènement de la Reine Victoria, pour arrêter tous ceux qui s'étaient rendus coupables de rébellion, meurtre et brigandage, et offrant mille livres à quiconque remettrait entre les mains de la justice William Lyon Mackenzie. La date

MACKENZIE KING

est imprimée, jeudi, trois heures de l'après-midi, 7 décembre, mais dans la précipitation, on a oublié d'ajouter 1837, bien que l'on ait pris le temps d'imprimer au-dessus un hâtif *God Save the Queen*.

Debout aux côtés du Roi, le Premier Ministre parla des changements qu'un siècle avait apportés au Canada dans les relations entre la Couronne et ses conseillers. Ce dut être une vive satisfaction pour un cœur épris de liberté et de justice.

Lorsque je rendis visite à King, il me fit voir la proclamation de 1837. A côté, dans un cadre semblable, il y en a une autre, datée du 10 septembre 1939 : la déclaration de guerre du Canada. Elle porte la signature de l'arrière-petit-fils de la Reine Victoria et celle du petit-fils du rebelle Mackenzie.

Quel sujet de réflexion, pensais-je pour un homme qui n'oublie jamais les luttes et les privations de ses ancêtres. Ici son roi ! Là son grand-père ! Chaque proclamation parlait de la longue lutte séculaire pour la liberté.

MACKENZIE KING

Comme nous nous dirigeons vers la porte de la bibliothèque, il se tourna vers le portrait de sa mère, l'étoile rayonnante de sa vie.

FIN

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Mackenzie King	5
Isabel Mackenzie King	13
John King, K.C.	17
William Lyon Mackenzie	17
Mackenzie King dans sa bibliothèque à Laurier House	33
Les Premiers Ministres du Common- wealth britannique réunis à Lon- dres, en mai 1944	33
De vieux amis : Mackenzie King et Franklin Roosevelt	49
Mackenzie King avec « Pat » à Kings- mere	65

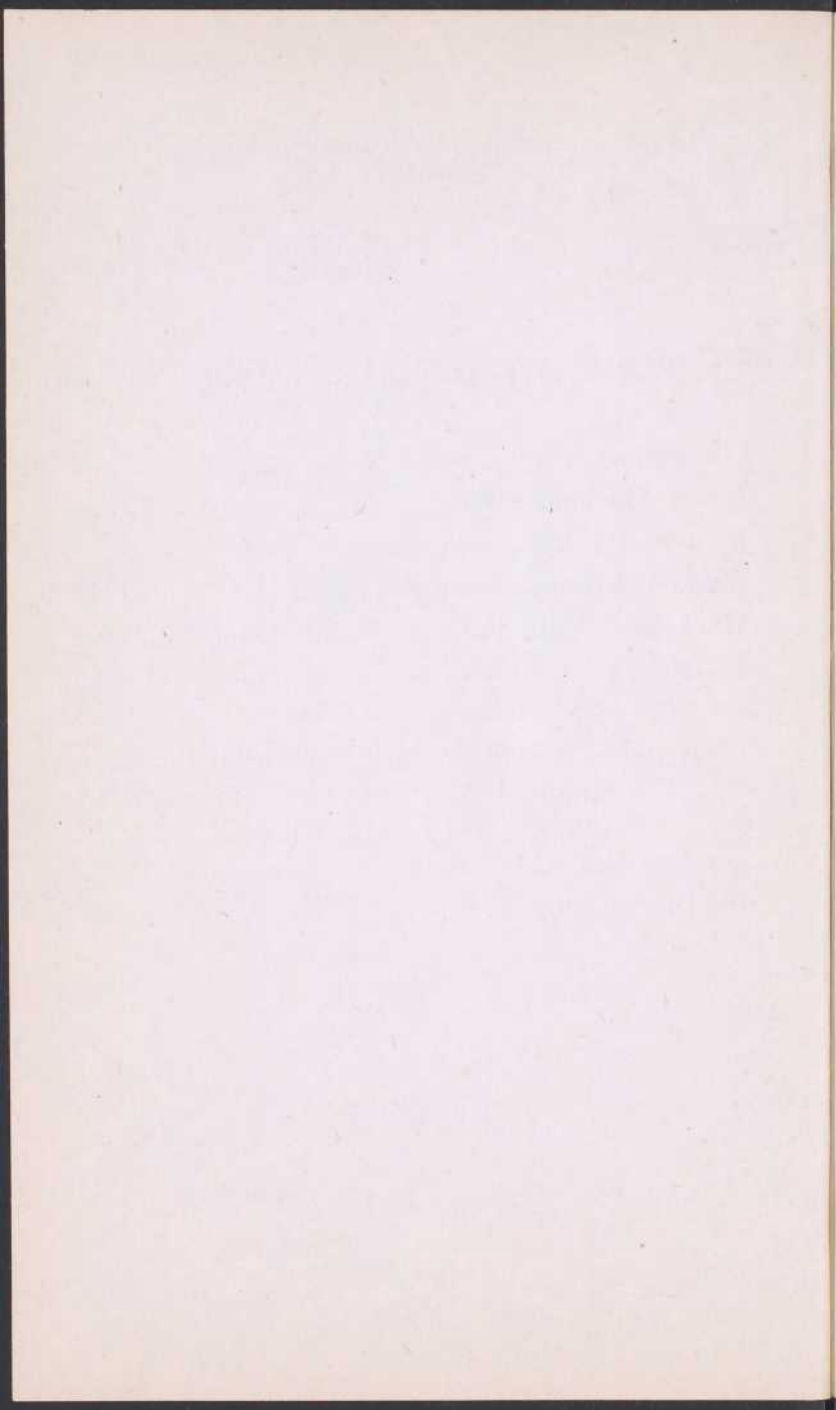
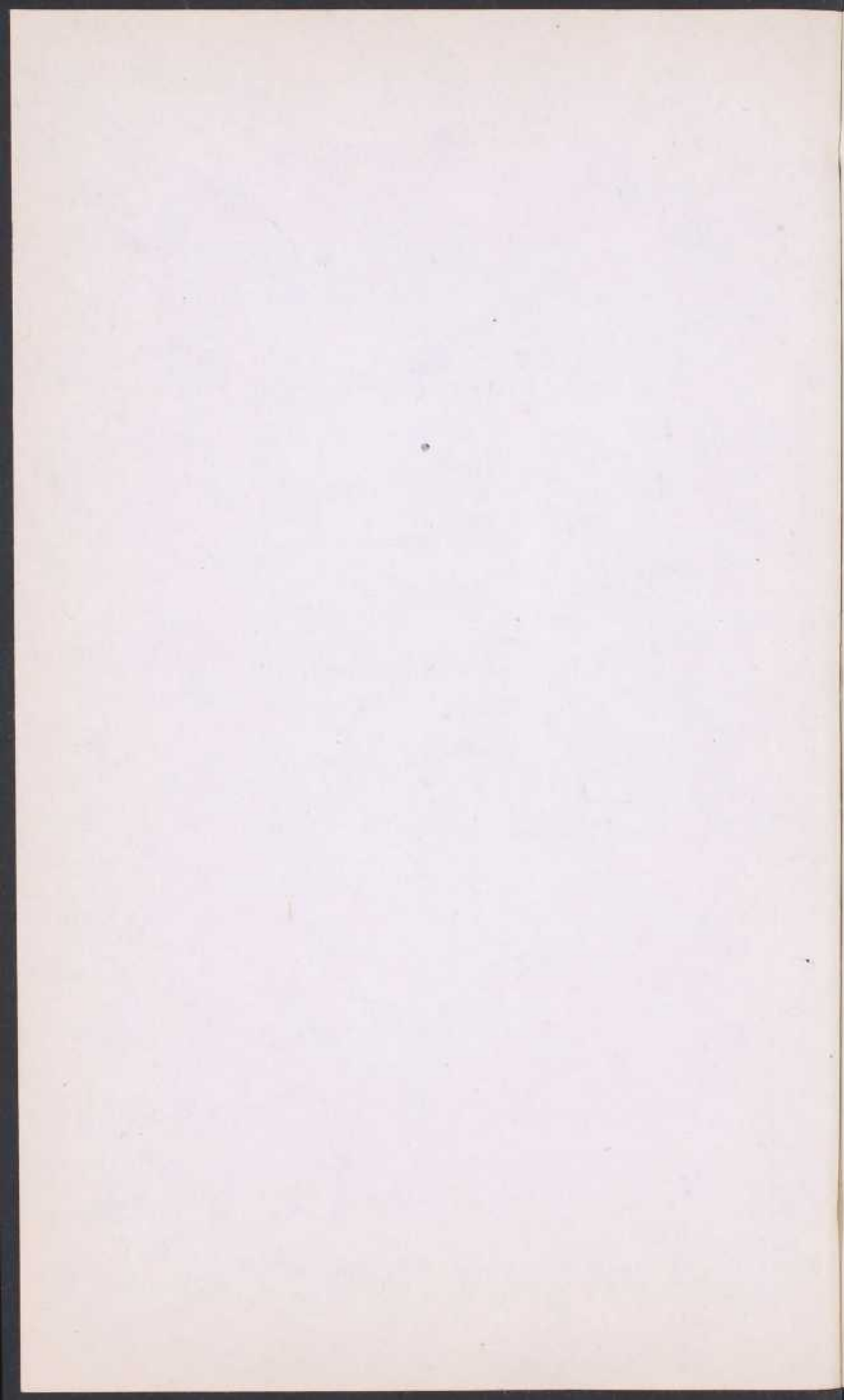
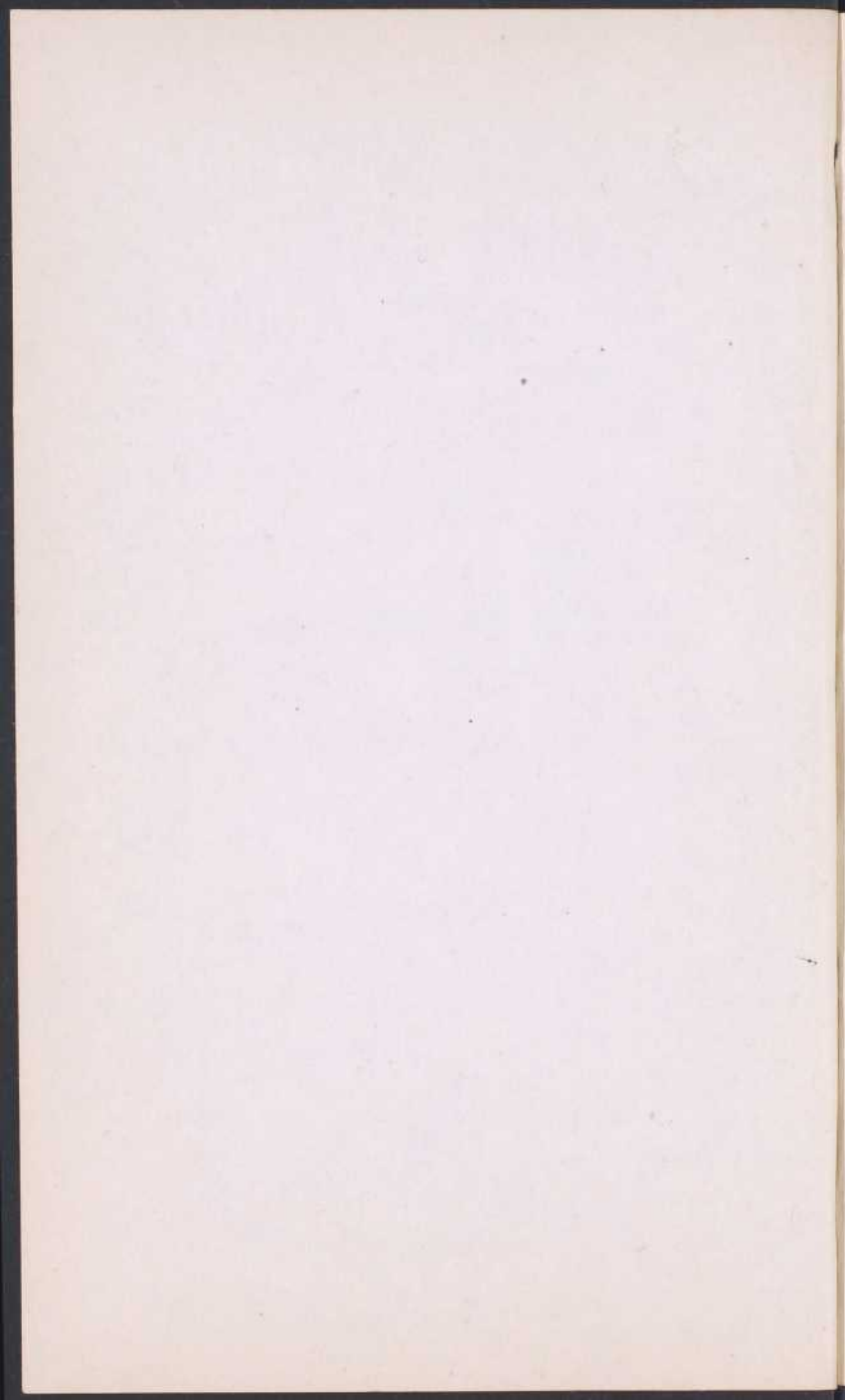


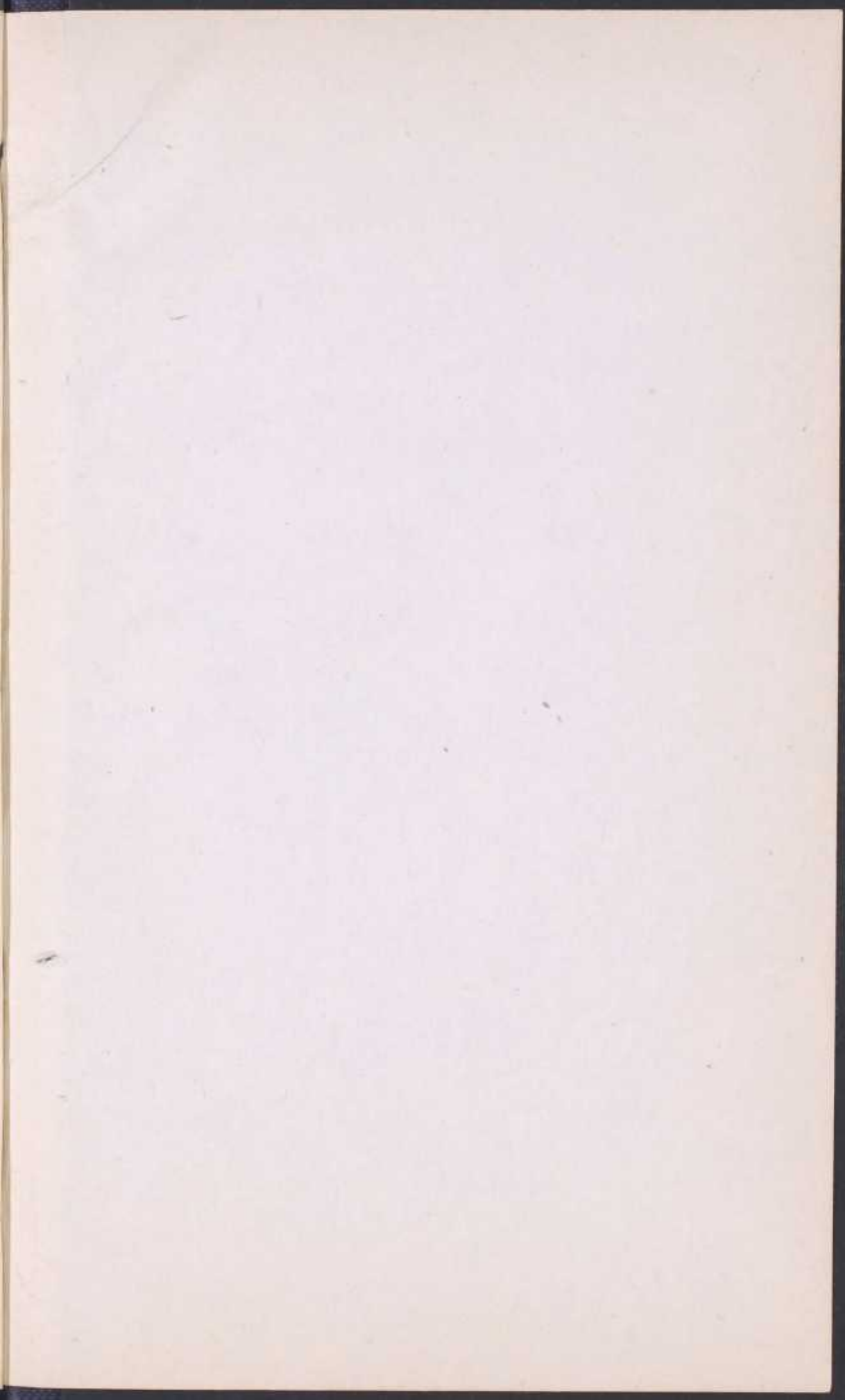
TABLE DES MATIÈRES

Chapitre premier	7
Chapitre II	17
Chapitre III	23
Chapitre IV	33
Chapitre V	45
Chapitre VI	51
Chapitre VII	57
Chapitre VIII	73
Chapitre IX	83

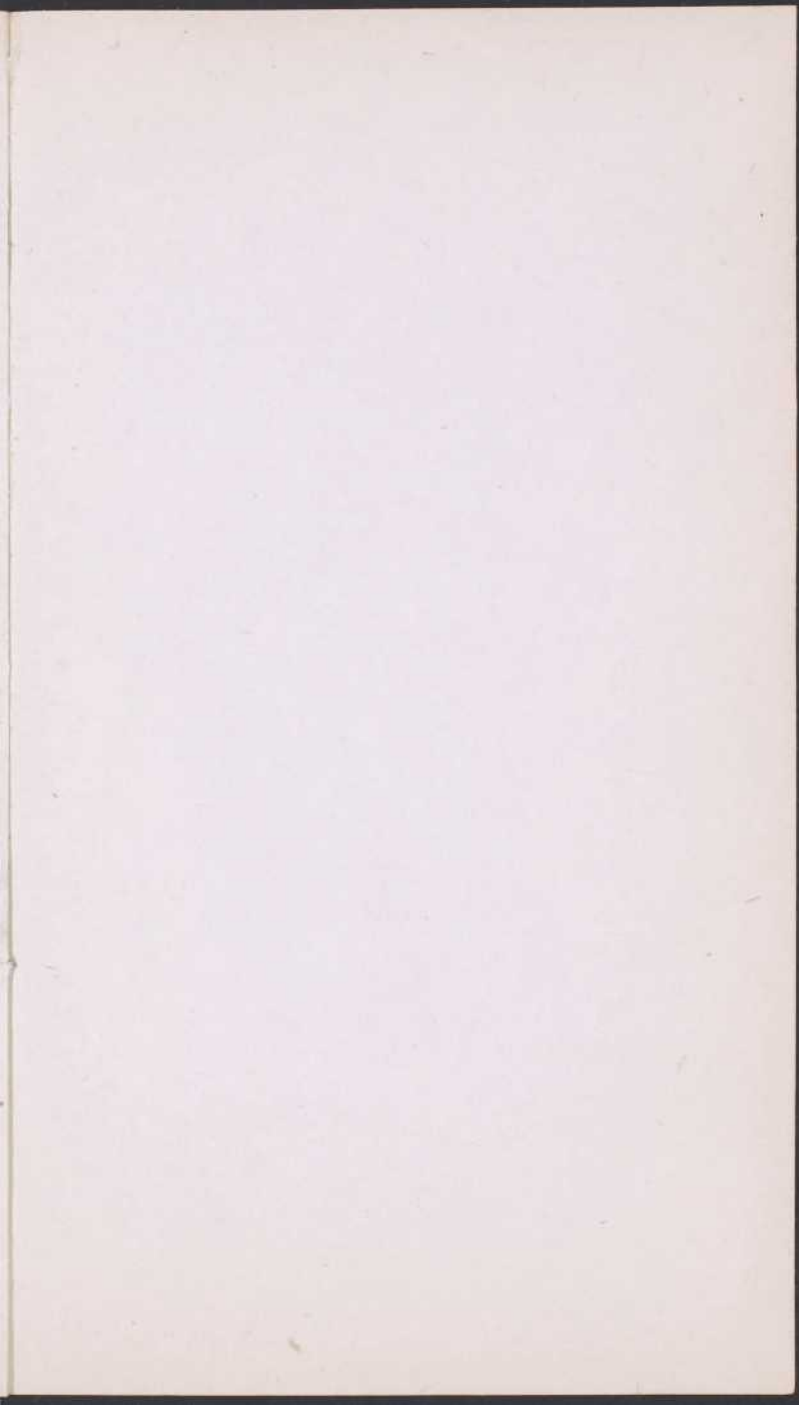


Ce volume dont la typographie a été exécutée par la
TYPOGRAPHIE LAFONTAINE, à Montréal, a été achevé
d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Saint-Joseph,
à Montréal le 3 août 1944, pour Les Editions de l'Arbre
(enregistrée).

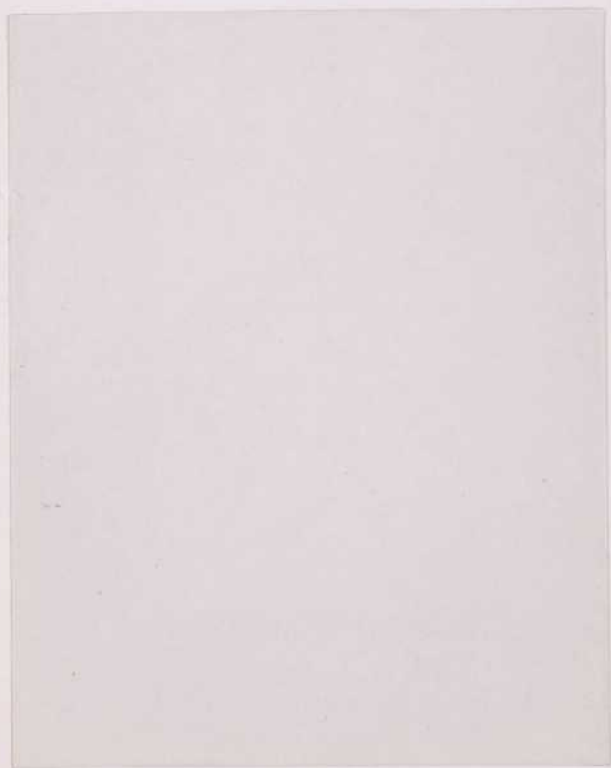












BNQ



000 338 117